

Luc Delfosse

# LE COU BLANC DE LILI

*Roman*



  
éditions  
**DIDRO**

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

# LE COU BLANC DE LILI

## PREMIERE PARTIE

### Des enfants pas très sages

#### I

#### Manou-les-bains

Cette année-là je me trouvais en Provence, dans le petit village de Manou-les-bains. Pour fuir les rigueurs de l'hiver ardennais j'avais décidé de quitter mon balcon en forêt. J'avais jeté mon dévolu sur une résidence temporelle à quelques pieds de vignes de Pézenas, lorsque, baissant le son de mon iPod et levant la tête à moitié, j'entendis sous mon voile de lumière une voix. Je me dois d'être précis : pas *des* voix, comme sainte Jeanne d'Arc en entendit à Do-Ré-Mi (1), mais *une* voix seulement, une voix unique. Dans un premier temps, tel un vieil homme qui n'aurait pas assez aimé, je restai absorbé par la lecture silencieuse d'un roman d'amour, je repoussai la voix:

- Passe ton chemin, voix, laisse-moi en gente compagnie avec mon héroïne du jour, elle porte le doux prénom de Sylvie.
- Mais je ne suis pas une voix à sens unique, me répondit-elle, je suis la voix de la vie...
- Aujourd'hui, insistai-je, la voie de ma vie, c'est Sylvie.
- Et qui te dit autre chose ? conclut la voix.

Etait-ce pour me mettre sur le chemin de la passion ? Seigneur protégez-moi ! Je ne cherche que l'amour... J'essayais alors, comme on le comprendra ici-bas, de mettre un peu d'ordre et de sérénité dans mon être, je voulais éviter toute cacophonie, j'étais venu à Manou-les-bains pour tenter de vivre d'amourettes et d'eau platonique, une eau que seule cette station de thalasso-thérapie possède. Je voulais me remettre de toutes les entorses que j'avais faites aux corps défendus des belles et à mon corps défendant. Je prendrais des bains d'eau salée. Désormais je voulais aimer à vue seulement, les paupières mi-closes, sans parler, sans respirer, sans toucher. Toucher, c'est toujours jouer.

\*\*\*

Je n'ai pas pour habitude de lire en écoutant de la musique, ou de faire l'inverse, sauf s'il s'agit de *la lettre d'une femme au parfum délicat, reçue le matin d'un jour sans pluie, et recommandée pour la santé sentimentale, sans avis médical ou tout autre forme de procès d'intention...*(3) Cependant, si j'écoute une sonate je peux lire dans les yeux d'une femme. Et lire une lettre d'amour qui ne dit pas son nom, n'est-ce pas comme écouter un concerto de Bach ou de Vivaldi ? Et si j'écris pour une belle, je peux me laisser guider par une ligne mélodique ♪ C'est d'ailleurs ce que je fais en ce moment... Mais reprenons le cours de notre histoire au moment où la voix spirituelle prit des intonations de pressante maîtresse : elle m'appela derechef, sur une autre voie, palatine (je ne veux pas dire latine); puis elle me parla au second degré, elle fut impériale, elle fut romaine (cette fois je veux dire latine). Elle utilisa toutes les nuances de la séduction. Tout à coup, plus impérieuse encore, elle sembla vouloir m'orienter sur un chemin mouvementé, un chemin de traverse. Pour ce faire elle utilisa un GPS de qualité. Elle me l'envoya par télépathie (c'est incroyable d'imaginer le nombre d'informations que le cerveau humain est capable d'enregistrer, d'absorber tel un alcool, puis de redistiller sous des formes plus ou moins intelligentes.) Mais je préférerais un chemin plus forestier, celui que l'on trace soi-même sur une feuille de papier ou que l'on met progressivement à découvert sur un clavier électronique... J'y composerais une comédie diabolique pour ... Lili, m'assura la voix. Lili ??? Avais-je bien entendu ?

(1) J'use ici de l'orthographe originelle du village de Jeanne, où une cane avait donné naissance à un cygne, lequel cygne, s'étant mis à chanter sans y avoir été invité, d'aucuns villageois superstitieux n'avaient voulu y voir là qu'un mauvais cygne. Chanter, de la part d'un animal quasi silencieux par nature, et par excellence, était pour le moins curieux – La naissance miraculeuse de *la Bête* s'était accompagnée d'une anomalie génétique, le chant. Elle voulait séduire *la Belle* ?

(2) Lectrice, pour glaner ton sourire, dans la note (1) ci-dessus je t'ai fait des signes. Je sais que tu sauras apprécier ces artifices à la manière de Jupiter. Rassure-toi, malgré mon désir, parfois fou de t'écrire, de couvrir pour toi des milliers de pages, je ne vais cependant pas pousser le zèle jusqu'à composer pour toi la symphonie du sceptre, je n'ai pas de trident, ou le ballet de la foudre... Si tu m'y autorisais je pousserais plutôt l'escarpolette sous un chêne, et toi, mon roseau penchant, entre deux élans, tu m'offrirais ton rire...

(3) Ce type de lettre féminine est extrêmement rare, j'en conviens.

## II Petits grains de folie

Au son du joli prénom de Lili, je m'arrêtai de lire. Lili... ce nom de baptême en forme de diminutif m'était familier. Souvent, en buvant du vin bénit je jouais avec lui, j'aime les diminutifs. Je jouais comme un chat se débat avec sa pelote de laine dérobée ou une petite balle de ping-pong de couleur abricot clair. Avec elle aussi, Lili, j'avais joué, enfant. Je me souviens de sa nuque blanche lorsque nous courions dans les prés. Le chèvrefeuille nous régalaient de ses fleurs sucrées. Adolescents, dès qu'une occasion se présentait, nous jouions encore Lili et moi. Devenus adultes nous ne cesserions pas le jeu.

Lili me sonnait ? Ca n'était pas la voix de Lili, mais peut-être une porte-paroles-au-creux-de-mon-oreille, Lili m'avait tant de fois appelé à sa porte. Je m'arrêtai de lire... Je posai mon roman d'amour sur la table ronde de la terrasse de l'estaminet où, jusque là, pour agrémenter ma lecture, j'avais siroté un petit verre de muscat aux petits-grains-de-folie. J'hallucinai, un court instant... Le muscat n'est pas l'absinthe... Mon héroïne aurait-elle eu un effet déformant sur mon ouïe, décolorant sur ma vision ? Non content d'avoir entendu une voix, j'avais en face de moi une apparition, l'une de mes préférées, Lili. Oui je voyais Lili. Je revis et revécus immédiatement ses yeux couleur passion, et juste un peu plus tard, devenue jeune femme, la naissance de sa gorge, son cou blanc. Il faut dire que je suis sujet à des apparitions, sujet de ces dames... Comme Antoine ? Non ! Pas le saint, mais le héros d'un film truffé de messages, ce garçon qui, dans son désert instable, avait la chance d'être à la fois aimé par une jolie jeune fille et adoubé par une femme qui prenait son bain. Cette fois, Lili se surpassait, l'apparition était double: de ses mains Lili animait une marionnette ! Je me pinçai, non, je ne rêvais pas, j'hallucinai simplement. Cela me rassurait, les rêves peuvent parfois être plus dangereux que les hallucinations, surtout s'ils se réalisent. L'amour me fait peur... Pas comme le grand méchant loup mais comme les petites Lou... Pas vous ? Je resterai un enfant, j'aime avoir peur...

\*\*\*

Précipitamment, pour faire contact, je sortis de ma botte secrète mon miroir à lentilles polies par Esther, une belle amie, héritière de Spinoza, philosophe bouleversant, sans descendance. Mais ne sommes-nous pas ses héritiers ? Je l'interrogeai aussitôt (le miroir, pas Esther) : « *Miroir, dis-moi quelle surprise me réserve Lili cette fois ?* » « *Lili ou sa marionnette ?* », commenta ironiquement la voix impromptue. Si je n'arrivais pas à faire taire la voix, en revanche, l'objet questionné, le miroir, ne répondait pas, problème de connections peut-être. Tel un pilote qui était dans son cockpit je tentai une seconde approche, je rusai en quelque sorte, j'interrogeai à nouveau (le miroir, pas Spinoza) : « *Miroir, dis-moi que Lili me donnera bientôt, un-jour-ou-une-nuit-ou-quand-bon-lui-semblera, celle qui viendra pour l'amour de moi, celle que je cherche depuis toujours...* » Le miroir restait de glace, je me tenais coi : alors m'apparut, dans cette fenêtre au verre non poli, muette et entêtée, la femme dont je m'étais épris dans mon roman d'amour, Sylvie. Non, je ne pouvais me tromper, c'était bien son visage, c'était surtout son cou blanc, merveilleusement blanc, blanc sensuel. Et de trois ? Lili, sa marionnette, Sylvie... J'interpellai la glace inerte : « *Miroir à deux faces, cesse de mentir en silence, veux-tu ! ?* » Y avait-il un lien entre la marionnette et Sylvie, me demandais-je ? J'aurais souhaité être seul avec Sylvie, pour l'interroger. Mais non, où ai-je la tête ? On n'interroge pas une femme... La marionnette était une enfant blonde aux cheveux courts, Sylvie était la première femme aux cheveux longs que j'aimai. Ils avaient la couleur rouge fauve des feuilles en automne. C'est alors que, toujours sans y avoir été invitée, la voix resurgit, de quoi je me mêle..., vraiment, quel toupet, elle me prenait pour sa toupie ? : *Lili fera de toi son chevalier...* Avais-je, sans m'en être rendu compte, frappé à la porte ou autour d'un buisson ardent, me demandais-je ? Le chevalier de qui ? De Lili, de la marionnette ou de Sylvie ? Pour le trancher net, à la manière d'un nœud gordien en col roulé, je m'empressai de faire tourner la table ronde en joignant les deux mains. Mes mains n'étaient pas jointes pour la prière mais proches de mon livre d'amour, à plat sur la table, pour la faire tourner... De mon pied gauche je taclai mon verre de vin par derrière pour éviter qu'il ne tombât. L'exercice était rude. Mon libre arbitre ne siffla pas ma faute, il ne siffla pas non plus mon verre. Et la table tourna... A ce stade, sportif dans mon coin et sur ma chaise je touchai au but, un peu à la manière de la terre de Galilée... Mon cœur s'emplit de joie. Je me mis à chanter : ♪Je m'voyais déjà ♪ enfin à nouveau amoureux pour de vrai; je me faisais tout un cinéma, je revenais à mes premières

amours... oui !, tout enfant déjà, j'aimais ! J'aimais toutes celles que je croisais, enfin presque, ne nous laissons pas emporter par un enthousiasme juvénile..., elles étaient toutes, des passantes, à qui je croyais jeter des fleurs du Bien. Jamais elles ne me croyaient, mais toujours ma naïveté me protégeait, je ne me l'avouais jamais... A celle qui un jour, où était-ce une nuit ?, me donna brutalement du « cœur d'artichaut », je feignis d'ignorer la partie vinaigrette de son esprit, je répondis fièrement : « au moins cela veut dire que j'ai un cœur, et puis, l'artichaut est excellent pour la santé mentale»... Je devins fou d'elle bien sûr. Je m'attendais à ce qu'elle me tombât dans les bras... J'attends encore. Sous les palmiers. Tu vois, lecteur, je ne manque pas d'expérience, ni de patience, tu vois lectrice, je ne t'en veux pas...

\*\*\*

Mais revenons à l'occurrence qui nous occupe présentement, future expérience ? Un léger doute persistait dans mon esprit, comme pour le salut de ma pauvre cervelle. Alors, pour achever de me convaincre de la réalité promise et prochaine de la femme-marionnette révélée par mon annonce personnalisée, la voix lactée, presque onctueuse, poursuivit sa rhétorique têtue. Elle me raconta une histoire inédite de Molière, seigneur des mots dans ce *lieudit musical de Bach*, où des fleurs magiques poussent près d'un théâtre bien tempéré, j'en étais le héros... (Tiens ! je joue encore au petit garçon à mon âge ?) Puis vint sa prédiction : « Installées à grand renfort de tréteaux sur la place du marché de Pézenas et dans les villages alentour, des planches de fortune allaient devenir mon théâtre virtuel de prédilection... Pour Sylvie je jouerais, surtout avec les mots, je la protégerais, je l'aimerais tout simplement... » Ainsi s'achevait, pour le moment, la harangue de la voix, je m'en accommodai, voix qui, à l'audition répétée, ne m'était plus tout à fait inconnue... Théâtre shakespearien ou théâtre de marionnettes ? La passion selon William ou la dérision selon Polichinelle ? Je verrai cela en temps utiles.

### III

#### Une identité remarquable

Lecteur, LECTRICE, après ces premiers lacets tu te demandes peut-être qui se cache derrière le joli prénom de Lili... ? Qui y a-t-il dans ses jolis petits souliers ? Lili n'est pas une entremetteuse, elle n'a

aucun rapport avec l'entourage de l'empereur Claude, plutôt Ma' Messie que Messaline. Ici, nous donnons dans la dentelle, dans la bonneterie. Lili semble se mêler de mes sentiments et à mes rêves... C'est uniquement parce qu'elle m'aime bien je crois. Elle est mon amie, tout *bonnêtement*. D'accord je l'aime beaucoup et surtout pas « pas du tout ». J'aime toujours les personnes qui m'aiment, un cœur d'artichaut ne présente pas que des inconvénients... Il faut effeuiller pour connaître. Grâce à Lili je survis, je continue à ailer la vie. Elle est ma chevalière. Sylvie sera ma gourmette. Lili volète sur mes poèmes. Sur des airs de musique nous brodons des mots, comme les gros édredons dans lesquels nous nous jetions enfants. Ce que j'écris n'a pas d'importance, je sais bien que les mots partagés à deux finissent par s'assembler en poèmes. Ils sont tantôt des prières, tantôt des illusions, parfois des prisons d'où je m'échappe toujours. Un jour Lili me prêtera sa bague magique, j'y glisserai de la poudre de rire.

Tu voudrais connaître son identité, lectrice curieuse ? Elle ne figure à ce jour dans aucun fichier *Informatique et Prison*, il n'y a pas de chatte policée. Les chattes sont élégantes. Elle est féline alors ? Non, non, lecteur, n'insiste pas, je ne révélerai pas, par une indiscretion incongrue, *qui*, est la véritable héroïne de ce récit, cette princesse de ma vie cent fois avec foi réinventée... Il te suffira, lectrice, de te remémorer quelque histoire ancienne qui t'a déjà été contée, quelques chansons de notre enfance, des ritournelles oubliées, pour comprendre le charme pas forcément désuet de certains romans symboliques. « ♪♀ Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés... ♂♪ » Là, l'espace et le temps sont abolis (dans les romans symboliques, pas dans les bois), telle une peine de mort qui ne serait plus appliquée à tous les pénitents que nous sommes. C'est qui Lili ? Répètes-tu lecteur *borné* comme moi *dans ta nature*. Il te suffit pourtant lecteur *infini dans tes vœux*, de sortir de ton lit douillet, de prendre la mesure avec une subtilité chinoise, de t'accrocher à une liane et de retourner au plus profond de la forêt d'Ardenne... Là-bas tu t'arrêteras auprès du *Lac dit de Lamartine* et, tout bas, tu méditeras. Voici cependant quelques pistes qui t'aideront je l'espère dans ta recherche identitaire :

1° Dans ♪ 'Plaisir et Désir' ♪ une jolie nana chante sa complainte et se plaint des agissements de la belle Lili.

2° Dans *La chronique des Quatre fils Aymon*, un petit village ardennais est mis à feu et à sang à cause du cou blanc d'une belle prénommée Lili. Le cou blanc d'une femme a un pouvoir exorbitant, en tout cas, sur moi. Cela se passe peut-être dans mon inconscient mais le cou blanc de maintes belles m'a souvent surpris par derrière, c'est ce qu'il est convenu d'appeler le coup de la nuque. Les belles savent en user en toute conscience. Elles savent aussi jouer à gorge déployée.

3° *Lucas le Cénobite*, qui ne serait jamais abbé, fit une nuit un songe où une sœur ermite, Lili, le rejoignait dans ses pérégrinations. Dans son rêve elle venait l'aider, l'accompagner dans la solitude où il errait, elle devenait son amie. Ils décidaient tous deux d'abandonner le jeu du chagrin, même par temps de pluie. Un petit grain de muscat pouvait tomber dans le désert, ils résisteraient. A deux on est plus fort. Ainsi, toute tentation du type de celle d'Antoine dans le désert leur serait épargnée. Lili promit alors à Lucas *une-belle-un-jour-viendrait*. Elle serait dès l'abord son amie, puis, tant pis tant mieux, son amante, enfin ils se marieraient l'An XII du nouveau millénaire.

4° Lili est une fille aux yeux de braise, ses aïeux sont espagnols. Elle a fait entrer dans ma vie Paula. Pour moi elle vient de créer Sylvie. Lili, Paula, Sylvie, toutes les trois sont filles du feu aimées par un poète dit « maudit », bien que la malédiction n'ait jamais été démontrée et qu'elle ne soit point du tout mon fait. Elles sont angéliques, elles sont mon passé, elles sont mon présent. Lili, est châtelaine de ma belle province, Paula offre souvent son corps à mes rêves-désirs d'adolescent-toujours, Ingres, Courbet... Et Sylvie ? Elle hante les bois où je naquis. Dans ma vision ses cheveux sont longs, moi qui aime tant les cheveux courts. Ils ont la couleur de la fauvette. Je l'emmènerai dans la garrigue...

5° Par une froide nuit d'hiver à Berlin je fis un soir la rencontre d'un joli visage, c'était celui d'une jeune femme, elle s'abritait sous une lanterne. J'aimais sa voix grave.

6° Lili c'est peut-être aussi cette belle et tonique Polonaise, elle se jouait de moi avec Chopin, j'aurais aimé la danser, enlacés en la bémol majeur. Je me rappelle ses yeux. Ils étaient bleus.

7° Bref, ce joli prénom, Lili, évoque en moi une amie aux multiples visages, des filles de feu, encore et toujours, Amal, Aurélie,

Charlotte-Emilie-Anne, Esther, Julie, Octavie, elles ont toutes le sourire d'une Madona-Lisa. Toutes ? Non, le sourire de Sylvie est unique. Il m'est agréable à l'oreille de répéter tous ces prénoms. Ils ont été rarement donnés à des reines, alors j'en baptise mes dryades. Elles sont toutes nées un samedi, et, dans ma tête, un jeudi vert dans ces bois avec lesquels je chauffe mon imagination. Ma flamme ne s'éteindra jamais je crois. C'est mon secret. J'ai inscrit ces princesses au patrimoine de mes humanités. La capacité d'écoute de Lili et la longévité de son amitié me sont devenues chères. J'écris ces lignes dans ce train que j'ai souvent pris pour la rejoindre. Il me transporte de joie avec mes valises à la main lorsqu'il me rapproche d'elle, il m'attriste dès qu'il m'en éloigne. Je laisse deviner au lecteur, à la lectrice, dans quel sens ce train que je n'entends même plus siffler tant va au feu mon émotion renaissante, dans quelle direction donc ce train sans mesure se dirige. C'est une question de bon sens. Mais je m'interromps, lectrice, lecteur je viens d'apercevoir ♪ *un barbu sans barbe* ♪, il est peut-être lui aussi sur la piste de ma Lili, alors je me dépêche avant qu'il ne me vole ma Lili à la main...

#### IV

#### Le retour de Milady (4)

Pour une meilleure lecture en moi-même, pour apporter un peu de clarté dans mon esprit feu-follet je pris une haute résolution. Je décidai illico presto que jour après jour, aidé par la voix unique qui me guidera tout au long de cette histoire, désormais, sur mon théâtre je jouerais pour Lili une saynète de notre invention, *Le jeu de l'amour et de l'amitié*. Je voulais, je ne serais pas le premier, aimer l'être profond d'une femme, je m'imaginai capable de résister à l'appel de mes sens, à l'appel de la forêt, je me voulais pur. Bref, aimer à perdre la raison mais pas l'amitié. Lili c'est aussi l'amie qui gère à distance, à coup de clins d'œil, avec ses belles toiles sans araignées mon désir d'étoiles, ma manie des stars inconnues, lointaines et pourtant si proches lorsque Baudelaire s'en mêle.

\*\*\*

Depuis mon sud je croyais Lili dans nos Ardennes natales, je l'imaginai *là-bas, là-bas*, comme dans un refrain de Goldmann. Mais avec Lili, on ne savait jamais. Lili, c'était Vivaldi, c'était Figaro-ci-Figaro-là, c'était Rosine qui sortait de sa cage, c'était ma

liane amazonienne, ma lionne amalienne. Lili, c'était d'Artagnan en jupon. Peut-être était-elle repartie en Angleterre avec Milady, cette femme si belle et tant blessée ? Peut-être c'était elle Milady ?, cette femme maîtresse de son destin, enfin pas tout à fait, l'hiver peut venir vite. Devais-je appeler Buckingham ? Ou alors Lili s'était enfuie en Italie, soit dans les Apennins pour peindre *le Corno Grande* ou à Venise pour achever un détail de son tableau énigmatique, *Le dernier corno du doge* ou bien encore à Rome pour reproduire une scène de cornomanie ? Antonio, par faveur, écris-nous un *concerto pour fugue et ruisseau en sous-bois*. Allais-je de mon côté concocter une suite de *Paula* pour éternel amoureux de la beauté des femmes ? Plutôt une *ode à Sylvie* pensais-je... Lili peindra pour moi une autre odalisque... En effet, à chaque nouvelle saison Lili jouait avec moi, moi je jouais pour elle. A chaque printemps elle me permettait d'approcher la beauté renouvelée, elle savait plus d'un tour. Elle agissait *ainsi-soit-il-je-crois*, parce qu'elle devinait mon désir de beauté inassouvi, intarissable. A nouveau j'avais besoin d'éclaircir la voix. Cette fois-ci je décidai non pas de trancher le nœud qui nous unissait, ce nœud jamais personne, même pas un empereur tout-puissant ne le trancherait, mais d'en avoir le cœur net. L'idée me vint de consulter notre ami commun le lutin... Je le savais toujours disponible.

- Elle est où Lili ? (Je criais presque cette phrase au lutin)
- Elle est à Berlin je crois, me répondit-il aussitôt. (5)
- Je ne te parle pas de Lili Marlène mais de ma Lili à moi...
- Elle est à Berlin, te-dis-je.
- Mais que fait-elle à Berlin ?
- Elle participe au festival des marionnettes de la ville...

Je me méfiais toujours un peu du lutin, joyeux plaisantin. Mais, pour une fois, sa réponse me semblait sérieuse, c'était là une explication plausible. A nouveau je doutais: quelle femme la voix m'annonçait-elle ? Une Lili pouvait-elle en cacher une autre ? La proposition inverse est vraie aussi : une autre pouvait me cacher les desseins de Lili, mais pas ses peintures. A ce train-là, il valait mieux conserver la garde haute et les barrières abaissées : peut-être était-ce le retour en musique et en beauté de Paula ? Paula nue ou Paula habillée, déguisée ? Paula voulait me surprendre ? Comme elle l'avait fait quelques mois auparavant dans l'atelier de Lili ? Tous deux restions muets alors. L'amour que j'avais fui en

même temps que l'hiver revenait à grands coups de tentations. Ses paroles résonnaient en moi comme un canon à plusieurs voix. Jamais il ne me laisserait en paix ? Mon cœur battait la campagne, mes sens me sollicitaient dans des directions que je savais périlleuses... Si ce n'était Paula, ce serait Sylvie alors. Cette nouvelle équation à trois variables connues-inconnues excitait mon désir de connaître la femme, ma joie de vivre, volcan italien qui ne s'éteindra pas de sitôt... A l'appel du printemps qui peut résister ? Pas moi en tout cas. C'est la faute à Vivaldi.

- (4) Le retour olympien de Milady, à ce stade, hypothétique, ne doit pas être confondu avec d'autres retours célèbres, tel celui des sept mercenaires ou des sept samouraïs, retours à forte connotation cinématographique ; il ne le sera pas non plus avec *L'Eternel retour*, ce dernier à forte coloration philosophique ou encore avec celui de *My Fair Lady*. Il s'agit plutôt de la reprise à mon endroit par mon amie Lili de ses intrigues ourdies pour nourrir la fièvre amoureuse de mes contes à l'envers...
- (5) On note au passage qu'un service *au lutin* est un service encore plus personnalisé qu'un service *au guéridon*.

## V

### Le message

Lili, mon Cupidon en jupon, m'envoyait donc un message sous forme de traits, elle m'invitait, - *il était une fois* était depuis bien longtemps devenu coutume -, à un jeu de piste fléché sans GPS, guidé par une sorte de concerto pour une voix et accents amoureux rebondissant. J'étais impatient de décoder ce nouveau message parsemé de toutes les filles du feu que ma destinée m'avait fait rencontrer, de dénouer, - une fois deviendrait là aussi coutume -, les lacets de leurs corsages, d'ajouter au concerto baroque de mes désirs volcaniques une symphonie lumineuse de plaisir. *La Pastorale* allait précéder *l'Hymne à la joie*...

\*\*\*

Lecteur, je te prie d'excuser la longueur de mes tirades-avenir mais je vais devoir aller jusqu'au bout de ma piperade, je me dois de relever le défi de Lili que tu perçois maintenant, mais aussi je dois veiller à l'habillage de mon récit. Tu conviendras tout d'abord que la voix que j'avais entendue s'était mêlée de mes oignons. C'est pourquoi, au début, pour qu'elle se tût, pour qu'elle arrêtât de me faire chanter, je voulus lui jeter des tomates et des poivrons, ou à défaut, du ketchup, comme les deux marionnettes au balcon du *Muppets Show*... Mais, la simple mention du prénom *Lili*, et son corollaire à haute sensualité, mon rêve de Paula, ces deux évocations quasi-divines m'avaient fait rebrousser chemin et sourcils. Jamais depuis sa toile Paula ne cesserait de me regarder Et voici qu'un nouvel élément perturbateur surgissait. Lili venait d'inviter une marionnette à notre bal, et moi j'avais découvert pratiquement au même moment, dans un roman, ma véritable Sylvie, après l'avoir cherchée pressé tant de fois dans un hall de gare. Alors que j'écris ces lignes, un indicible sourire-lumière, engageant, ouvert sur ma course folle, m'accueille, se dessine sur les lèvres de Sylvie, ma dernière désirée. C'était elle qui obsédait mon esprit, ça n'était pas la faute de Vivaldi mais celle du sourire que je viens d'évoquer. Que dirait mon ami Gepetto, que feraient ses sourcils à lui ?

\*\*\*

En fait, je brûlais de connaître une nouvelle vie parmi moi, ne brûlais-je pas ? Mais que venait faire la marionnette de Lili dans mon nouveau puzzle ? Connaissant ma Lili je pouvais être sûr que sa marionnette peinte deviendrait bientôt une jolie jeune femme. Ses cheveux pousseraient lorsqu'elle ne serait plus marionnette, leur couleur changerait. Déjà Lili la faisait vivre devant elle, devant moi presque sans fil, funambule en Wifi. Bientôt c'est moi qu'elle ferait revivre. J'aimerai toujours la vie, je crois, mais Dieu, qu'elle est savoureuse et délicieuse et incroyable avec un geste d'amour féminin surgissant de partout, depuis nos rondes enfantines jusqu'à la passion encore buissonnière de l'âge mûr, jusqu'aux amours au temps du choléra. Aimer, se retrouver, à quatre-vingt ans... Et tout à coup je réalisais qu'il me faudrait du temps avant de pouvoir aimer ma Sylvie du roman. D'abord il fallait que je la rencontrais... Dans ma vision ses yeux brillaient comme des strasses... Elle se déguiserait en marionnette ? Une marionnette ne livre pas tous ses secrets en une fois, elle ne prend vie que si

l'amour habite pour elle chez quelqu'un, elle ne s'anime que si son amoureux lui donne une âme.

\*\*\*

Mise en garde à vous : j'ose espérer que le lecteur ne suspectera pas ici le moindre fétichisme de la part du narrateur, il s'agirait plutôt d'un nouveau retour, d'un nouvel assaut des vœux infinis des hommes amoureux de la femme, Pygmalion priant Vénus pour qu'elle donnât vie à Galathée par exemple ou la réminiscence des contes de mon enfance lorsque l'inanimée naît et renaît à la vie. Le bon docteur Frankenstein ne créa-t-il pas une fiancée pour son monstre assoiffé de tendresse ? On l'aura compris, foi de sanglier, ici, point de poupée siliconée à air comprimé ou autres gadgets pour solitaires sans diamants, mais bien la poursuite de la femme ou de l'amour idéalisés, les deux se confondent dans mon esprit. Cette précision importante étant donnée je reprends le récit du message dès tout de suite, sans laisser passer la moindre page...

\*\*\*

Subrepticement trois éléments de vie se réveillaient en moi : *le plaisir d'être amoureux* sans doute, *le vœu non prononcé* d'abandonner ma retraite monacale décidée à l'automne précédent (une-fois-de-plus-n'est-pas-cellule), et surtout *le désir d'être* je suppose... Je votai à l'unanimité de mon unique voix le repos du guerrier, je cessai alors de repousser les voix hugoliennes intérieures et j'allai dans la voie extérieure où le Seigneur m'appelait, je garai mon véhicule interstellaire sur la bande sonore d'arrêt d'urgence et fut tout ouïe. Enfin, de retour, ma maîtresse-voix me tint à peu près ce message :

- « Au village, avant la prochaine fête de la soupe de poisson, tu rencontreras celle que tu as cherchée longtemps. »
- Qui est-elle ?, demandai-je.
- « Tu ne peux pas te tromper, elle est près de toi depuis le premier jour. Une nouvelle fois elle te surprendra, tu la reconnaîtras, à son si joli cou blanc, dans tes bras, un court instant, tu la serreras ».

Fort de ce message qui, pour préparer la liesse ainsi annoncée ajoutait un peu à ma confusion, message réducteur en ce qui concernait le séjour de l'inconnue tant attendue dans mes bras, je

retrouvai des couleurs, celles des tableaux de Lili. Je m'apprêtais à voir surgir successivement des poissons volants pour la soupe, des comédiens pour la joie, des musiciens ambulants pour l'émotion, des magiciens pour le mystère, ♪ lesquels arriveraient ♪ sans tambours ni trompettes ♪. Je chantonnai un refrain de l'apôtre Pierre, un sonnet que j'avais moi-même mis en musique ♪, lorsque se produisit le miracle annoncé, l'attendue, l'espérée. Je ne savais pas encore que cet événement allait bouleverser ma vie-avenir, je commençai à le supposer cependant. Dans les jours-avenir (pour moi, tout, à cet instant était *avenir*), j'allai retrouver ma Mie, je veux dire une femme à aimer d'amour-passion-tendre, la confidente de mon corps quand vient la nuit, mon amante de cœur. Ce serait un retour de vie, bien préférable à un laisser-aller de l'âge:

Retrouvailles peut-être, tant ma douce Mie  
Me semblait depuis toujours avoir été mienne...

Ici le possessif 'mienne' ne sera pas pris au pied de la lettre, mais dans son sens le plus associatif. Il se promène tout à la fois à la fin de mon alexandrin et près de ma césure, blessure cachée, Arlequine où es-tu ?

Mais, ce que je ne savais pas, c'est que ces retrouvailles allaient prendre une forme inédite. Grâce à Lili.

L'été approchait. C'était la faute à Vivaldi.

## VI Ma prière

Je ne m'abusai pas. Le message ne précisait pas que je toucherais le cœur de mon aventure inespérée comme ça, simplement parce que j'avais entendu une voix, celle que ma bergère Lili semblait vouloir me faire écouter (elle se doutait qu'il avait plu récemment dans mon cœur... ? Voulait-elle que je sortisse à nouveau mes blancs moutons, que je cessasse chaque nuit de les compter ?) Je pouvais imaginer que Lili s'ingénierait à me faire découvrir pas à pas, à façonner avec grâce, grâce aux

miracles de son pinceau, une Sylvie amoureuse, l'aimer déjà... à me faire frissonner... Lili me montrait toujours le chemin du cœur féminin. Je savais qu'il me faudrait prier...

\*\*\*

Avant de faire ma prière du soir, et juste avant de danser seul un boogie-woogie (6), je me demandai pourquoi j'avais prénommé *Sylvie* cette inconnue que je verrais, pour la première fois, lors de la fête de la soupe de poisson au village ? (C'est vrai que je n'avais pas besoin de l'autorisation d'un agent de l'Etat civil pour baptiser mes amours, ça n'est pas comme pour les enfants, enfin..., il paraît que la règle s'est assouplie récemment...) La lecture initiale au grand air, non conditionné, d'un roman d'amour a capella m'avait peut-être suggéré ce nom de baptême de l'air de la stratosphère chanté par la cantatrice chauve dans l'opéra bouffe « Bouffée d'air frais. »

(6) J'avais pris l'habitude, à cette époque, dans mes moments de solitude, de danser *seul* un boogie-woogie avant mes dévotions vespérales. Faute de partenaire je pouvais utiliser de manière déambulatoire une chaise en bois ou tout autre ustensile du même métal à condition qu'il ne soit pas tranchant.

\*\*\*

Après mon boogie-woogie dansé seul j'adressai *une requête de prière* au secrétariat de Saint Géry-Lie-Louis : Il me fut répondu que mon statut de client privilégié des établissements *Passion-Beauté* me ferait bientôt bénéficier d'une opportunité rare de rencontre. Ce moment privilégié offert ne serait pas tout-à-fait le fruit du péché ni du hasard. Ce serait le résultat de ma prière. J'étais donc vivement encouragé dans la voie du Seigneur. *Une rencontre ? Une autre rencontre ? Une rencontre encore ?* J'adorais les rencontres, pas les soi-disant grands voyages organisés de l'amour suggéré sur internet, ça n'était pas ma réalité à moi, je ne regardais jamais la télévision, Lili le savait.... D'ailleurs, et ma comparaison avec Sainte Jeanne d'Arc s'arrêtera là, la Pucelle n'a-t-elle pas prié après avoir écouté ses voix, afin de rencontrer le Roi ? Moi j'allais prier pour me réunir à ma princesse moderne aux accents de Chopin.

\*\*\*

Un point particulier : enfant, je n'ai pas reçu d'éducation religieuse, *mais*, parfois, sur la place du village en liesse, en moi naissait la foi, je m'appropriais des amours brûlantes, à venir, des amours imminentes. Je me souviens des pochettes surprise de couleur bleue que ma tatie des jours de fête m'offrait, de mes chemises blanches du dimanche, et des ballons rouges qui finissaient toujours par éclater ou par se détacher du fil de fer où ils étaient mal fixés, j'y étais attaché. Ces deux fins de vie de ballons ivres valaient mieux que de les voir trop souvent se dégonfler, baudruches impuissantes alors à me faire poursuivre mes rêves fous de froufrous. ♪ Dans ma province où, en ce temps-là, peu de choses bougeaient, je revois, un autre dimanche, un petit lama, il portait un stock de ballons, ils avaient tous été crevés, les enfants pleuraient. (Tiens !, on aurait pu écrire une chanson avec ces mots-là...) ♪ ♪

\*\*\*

Je conçus donc ma prière en toute virginité d'esprit. Voici comment la chose se fit : pas du tout éméché par le verre de muscats petits grains que je dégustai sur la terrasse de la *Brasserie du Vent* à Pézenas, j'adressai une prière toute simple, à peine ébauchée mais appuyée, à *Notre-Dame de l'Amour-platonique-parfois* sous la protection de laquelle je me mettais chaque fois que je croyais distinguer le Diable venu me tenter en personne... Voici donc ma supplique telle que je me la rappelle encore aujourd'hui: « *Ma Dame, bergère de Do-Ré-Mi ou d'ailleurs, peu m'importe le lieu pourvu que j'aie l'ivresse de toi, toi qui t'es peut-être approchée du bûcher de la passion selon Saint Lucas, je veux gagner ta flamme, la conserver en moi, je sais que tu ne feras aucun autodafé avec notre livre. Dans les sentiers obliques de la garrigue, ne laisse pas tes blancs moutons se noyer sur les flots du ruisseau, abandonne tes voix mais pas la voie dans laquelle le seigneur du lied de Bach t'a appelée toi aussi, à côté, près de ma côte, sinon je ne pourrai te retrouver quand le moment béni de la première heure de notre amour en chère aura sonné. »*

## VII Impatience

Une fois ma prière ci-dessus à peine ébauchée achevée je commandai un second verre de muscats petits grains que je ne bus pas. Je voulais garder mes esprits et aussi contempler la belle

couleur olive tendre de ce nectar. Je revois encore le verre éclatant de lumière printanière. Si j'avais eu le talent du peintre Arsène je l'eus peint. J'avais aussi pris soin de saupoudrer mes esprits de sel. Je ne voulais pas rater la venue de *ma promise en ivresse amoureuse*. Si elle venait à se présenter à moi, nue comme Fabienne dans une baignoire à l'ancienne, ou, comme sur sa pierre, la sirène de Copenhague, il me fallait me préparer. Enfin, il n'y avait pas le feu, sauf un petit foyer d'affection dans mon corps. Si d'aventure, un souffle de l'âme de Sylvie venait à l'attiser, ce feu dont je brûlais pourrait devenir incendie, celui que l'on voit dans les poésies de Vigny courir sur la lande ou fuir sur les nuages. Mais pour recueillir ce souffle, l'un de ces vents puissants échappés de l'outre d'Eole, cette âme enflammée de Sylvie devait naître. Je devais donc absolument recevoir au plus vite la marionnette de Lili. Ses cheveux courts pousseraient, je lui ôterais ses habits... (! Attention narrateur, tu frôles le fétichisme ?! Mais non, je parle de Sylvie voyons, de son cou blanc, de son corps de femme... Sylvie, m'était apparue habillée, magnifique, la marionnette de Lili n'était pas une femme encore...) Je reprends : Sylvie m'était apparue, pas nue, seule Paula l'avait été, grâce au pinceau rédempteur de Lili.

\*\*\*

Je faisais vœu cependant d'amitié amoureuse. L'amitié, associée à l'amour pourrait, je l'espérais, m'éviter des écarts dangereux. Je décidai de me préparer sagement. Je me fixai des règles, des limites. Je les consignai par écrit sur un petit papier que je ferais brûler plus tard, pour l'éclairer, au fond d'un puits. Mes bonnes résolutions prises, je pouvais me lever, quitter la terrasse, m'éloigner, prendre à droite ou à gauche et attendre les effets salutaires de la prière. Je fis pourtant preuve de mon impatience coutumière : « elle ne saurait tarder, - me dis-je ». Je comptais une fois encore les petits moutons. Ils ne broutaient pas l'herbe tendre d'un pré. Je les imaginais entourant ma bergère qui, quant à elle, ne les comptait pas; peut-être n'étaient-ils pas assez blancs ? Je poursuivais une image ? Non, une marionnette... Vade retro fétichisme déjà exorcisé, la marionnette appartient à l'ordre des primates *animables*. Lui donner vie ! Avec un souffle de ma vie ! La réveiller ! Avec un baiser ! La belle était endormie seulement... Je lui ferais signe, lui prêterais attention, beauté, symboles, nécessaire de toilette, accessoires de maquillage, pour bien flatter son cou blanc, sa nuque immaculée, je lui passerais de la crème, je la parfumerais... Plus je l'imaginais vivante, plus elle exerçait sa magie sur moi et plus je sentais son pouvoir de fascination. La

Sylvie de mon apparition était unique, son visage n'était pas figé, ses mouvements n'étaient que grâce, sans cesse elle semblait courir à la vie... Moi qui voulais chaque jour offrir à Lili une saynète dans mon théâtre, c'est à un spectacle de marionnettes que je songeais soudain... Je mettais Sylvie en scène, elle me mettait en émoi, puis bientôt en transe, j'invoquais un veau d'or, un veau doux, sans hallucination, je ne sais plus, gare à toi Saint Charles, Castaneda priez pour moi !

## VIII L'annonce à Sylvie

A quelques temps de là je crus ma prière exaucée. *Sylvie la marionnette* (7) et (8) commença à se manifester sous une forme vive et vivante, enfin, presque. Ce fut plutôt l'idée que j'avais d'elle qui se précisa. Elle devint ma marotte. D'abord rumeur légère dans mon cœur, colportée par le barbier de Pézenas, elle prenait de l'ampleur avec cet amour drôle. Dans ma tête déjà, elle marchait comme un bébé qui risque ses premiers pas. Pour moi j'observais un silence religieux, presque sacré. Quelle Sylvie allais-je découvrir ? Elle serait ma petite Marie chérie, ma tendre petite Julie; nous étions manipulés par Lili, ma sorcière belle amie. J'étais nerveux, voire d'humeur chagrine, l'impatience redondante je suppose... (Lecteur retiens ici ton souffle, la présente phrase continue, elle sera longue en souvenir des plus belles pages écrites par Marcel Proust), je sentais bien que l'arrivée de mon nouvel amour, oh pardon de ma nouvelle amie dans ma vie, réclamée à *Notre-Dame de l'Amour-platonique-parfois*, allait se formaliser sur la toile de mon imagination telle une ébauche faite à dessein pour titiller le sein, oh pardon à nouveau pour ces actes manqués..., pour titiller le saint jeune homme que je n'étais pas, voulais-je dire, mais cette arrivée semblait retardée, comme un TGV qui aurait perdu sa caténaire entre Sète et Béziers, Saint-Georges, pour nous faire patienter et tuer le dragon du temps perdu, prends ta guitare et joue-nous ♪ *Chez Modestine* ♪, une chanson pour nous rendre de bonne composition... (Lecteur, reprends ici ton souffle... Tu peux même laisser passer une page de publicité...) Pour tromper ma ferveur naissante, mon agitation, j'allais cueillir avec avidité des fleurs pour les offrir à ma Mie : je me disais qu'une fois cueillies à chaud ces fleurs pourraient accélérer la venue de ma Messie, mais je fus moi-même cueilli à froid dans mon empressement, je me rendis compte rapidement

qu'il me faudrait continuer à chercher après Sylvie quelques temps, Dieu et Lili ne me la donneraient pas si facilement. Comme d'autres cherchent après Titine, je me promettais de monter de Scylla en Charybde, histoire de progresser dans mes abîmes amoureuses, d'atteindre des cimes. Je serais ce nouvel Orphée qui résisterait à la tentation jusqu'au bout, enfin jusques après la lumière dénichée, retrouvée, débouchée...?, frappée..., sabrée comme une bouteille de Champagne.

\*\*\*

Pour calmer mon irritation, refuser la frustration, assouvir par anticipation ma vengeance, j'abandonnai lâchement mes fleurs dans un vase que j'avais acheté à Soissons lors de ma descente d'Ardenne en Languedoc. J'y versai l'eau de l'espérance, ces fleurs étaient des fleurs de Bach, elles ramènent à la vie les belles endormies, j'écoutai un concerto baroque, au hasard, une feuille volante écrite par Vivaldi et jetée négligemment à côté de sa soucoupe à café (au XVIIIème siècle on utilisait parfois des soucoupes pour le café plutôt que des tasses), et finalement je commençai à formater mon nouvel ordinateur insupportable de lenteur, de marque *Sonny-soit-pas-qui-mal-y-tape®*, pour partir à la recherche non pas d'Albertine qui avait quitté sa vie et la mienne beaucoup trop tôt, mais à la rencontre de Sylvie qui ne m'était pas encore apparue en pleine clarté de vie (lectrice, ne retiens plus la nuit...♪) (9). Je ne l'avais vue que sous sa forme hallucinatoire. Je décidai donc de la chercher sur la toile électronique, on trouve tout sur le Net, comme c'était le cas au XXème siècle dans les grands magasins de la Samaritaine. Je devins un vrai gogo sur Google lorsqu'un beau matin - ou était-ce une nuit ? -, au moment où j'en avais ma claque de cliquer sur des sites aux titres trompeurs, à l'instant où j'allais prendre mes cliques et mes claques, après un virage en épingle à cheveux (dessiné par Lili ?) sur le réseau auto-dérouté de mes illusions que je commençais à perdre, miracle ! J'abordai sur un rivage de sable fin sur la plage de Nausicaa, je faisais enfin naufrage avec elle sur une île, je cliquai deux fois sur le site [www.ame-caline-ame-soeur.com](http://www.ame-caline-ame-soeur.com) et je tombai sur la photographie d'une jolie fille, j'allai dire une belle nana à qui ♪ on décerne un oscar sur la Cinquième Avenue à New York en allant chez Abercrombie & Fitch ou en écoutant la Neuvaine de Pâques ou bien encore en dansant la java ♪, c'est selon (10). Cette jolie fille n'était autre que la Sylvie de ma prémonition, toute de feu, montée sur une pile d'énigmes

féminines, pile alcaline non recyclable... Dans mon enthousiasme je criai Yahoo... ! Aurait-elle la vertu de guérir mon retard constant d'affection avec fièvre amoureuse ? Lili, déjà marraine de ma marionnette, aurait-elle le pouvoir de me la faire rencontrer bientôt, d'intercéder en ma faveur auprès du dieu Cupidon avec qui elle était forcément de connivence? (11)

(7) Sylvie est dans ce chapitre une jeune marionnette aux cheveux courts. Elle sera jeune fille en fleurs, avant de devenir jeune femme. Auprès de son ombre, tout petit garçon intrigué dès son plus jeune âge par le mystère féminin cherche refuge et espérance. Les enfants poussent, les cheveux grandissent, vive l'escarpolette.

(8) NB : l'abus juste ci-dessus (7) de l'adjectif « jeune » tient aux excès souvent commis par la jeunesse.

(9) et (10) Dernières phrases en réminiscence à Proust.

(11) Ce chapitre VIII, dit chapitre des longueurs s'achève sur une note de bas de page et d'espoir, dernière longueur écrite par le narrateur du côté de la Madeleine à Paris ? Je connais l'auteur, alors j'en doute... Confer infra (16)

## IX

### La photographie diabolique de Lili

Lili jouait avec ses créations, elle en jouait avec moi, saurait-elle jouer avec mon songe d'une nuit d'été ? Je finirai par la confondre... Incorrigibles nous étions elle et moi. Paula hier, Sylvie bientôt. Sur cette photographie révélée pour moi sur le Net, par Lili, je l'avais reconnue, Sylvie, l'héroïne de mon roman délaissé sur une table tournante. Vue à travers le verre grossissant et le pouvoir exorbitant de mon imagination, ce pouvait être sa jumelle... Mais non, c'était bien elle ! Lili était mon âme sœur, Sylvie serait mon âme câline. Lili utilisait sa baguette magique, mais comment avait-elle fait pour donner aussi rapidement un visage, un corps, à la femme que je commençais à dessiner au fil des pages de mon livre. Lui avais-je fait des confidences ? Coutumière, elle m'avait guidé sur un site de son invention, invitation troublante. Cette fois, elle se montrait diabolique. Comment pourrais-je résister à l'attraction lunaire d'une si jolie

photographie, à une calligraphie de la main de Lili ? Surtout en mal d'amour, j'étais capable de lutter contre vents et marées d'équinoxe. J'imaginai ainsi que ma prochaine-promise me chercherait, moi, - ça ne pouvait être que moi -, pour caresser, par foi, son corps.... Je savais Lili experte en informatique, elle pouvait multiplier les sites. Sous la photographie de sa peinture inachevée elle avait inséré un texte unique, avec des notes de musique, texte aussi court que les cheveux de Sylvie étaient devenus longs tout à coup, adieu marionnette ? Les mots semblaient tirés d'une chanson de Barbara : ♪♪ *si la photo est belle...* ♪♪. Je ne me souviens plus très bien si la photo était celle d'une toile où une femme-araignée se fût glissée, je me rappelle seulement qu'elle représentait une dryade face à son miroir, elle était aussi belle que *Paula*, ce mirage frais comme une oasis que Lili avait offert à ma sensualité quelques mois auparavant, mais il ne s'agissait pas de Paula. Elle était charmante et jolie, j'aimais dès l'abord le blanc laiteux de son corps que je devinais sous sa robe, je dévorais des yeux son cou blanc. Mais elle n'était pas Paula. J'aimais son visage, son sourire était une convocation, ses lèvres étaient closes à demi, je saurais les ouvrir, ses mains, ses bras allaient m'accueillir, j'aimais Vénus chez elle, je la dotais d'une énergie inépuisable, je l'imaginai mante religieuse, et puis... Mais passons, passons vite, sa beauté court trop vite sous mes yeux, comme celle poursuivie par Cocteau. Malgré des paupières d'œufs pochés héritées de mes nuits blanches, dans mon souvenir je la couvai immédiatement du regard comme un amant-coq, je la cernai près de Reims. Tout à coup je repris mon souvenir de Paula et je me répétais : où donc se cache Lili dans tout ça, où veut-elle m'amener ? C'était elle la maîtresse de ce jeu de marionnettes auquel j'allais participer, auquel je participais déjà. Aurais-je assez de souffle vital et de foi sacrée amoureuse pour répondre à son défi ? De sa toile émanait une invitation déclinée, avec en perspective un rien très perceptible de lascivité. J'attendrais aux portes du *Parc des bagatelles*.

## X

### La conception de Sylvie (12)

Depuis la manifestation de la voix, divine ou diabolique, la chance était avec moi, je ne pouvais désormais la négliger un seul instant. Il me fallait tenter un premier échange. Là encore la créativité informatique de Lili allait m'aider : un curieux spam m'avait été envoyé. Je cliquai. L'ordinateur me prévint : risque de contamination amoureuse... J'en avais vu et eu bien d'autres déjà. Je cliquai une seconde fois sur un lien qui me deviendrait cher et me retrouvai sur un accélérateur de particules de communication d'opérette, le *Messageur-Chopin-Musset-Nerval*, en abrégé MCMN, une sorte de serveur de cybercafé, écrit et/ou vocal, géré et proposé par Lili en accroche-passion. Après avoir vu sa photo, muette, comme un film d'avant la parlotte, je pourrais peut-être entendre la voix de ma maîtresse, qui sait ? Je décidai de tenter l'aventure et le diable tout à la fois. Je renonçai à mon cours de judo du mercredi soir et acceptai immédiatement cette nième invitation numérique de Lili. Sur ce lien Lili précisait le sens des paroles de la chanson, elle disait pouvoir y être contactée *si l'on trouvait belle la photo*. Bien sûr qu'elle était belle la photo...

\*\*\*

Je devais maintenant décoder la condition féminine imposée par Lili, la détourner dans le sens des aiguilles du pic du Midi, l'insérer dans une montre suisse électronique, enfin la traduire comme suit dans un langage intuitif : « si tu aimes la beauté je t'invite pour qu'ensemble nous cherchions à nous en approcher ». Le chant était libre, cigale je serais, le champ semblait dégagé, je n'étais plus juste un gigolo qui tomberait sur un tatami ou dans les canaux creusés par une voix souterraine, j'imaginai déjà l'organe suave de ma belle.

Dès mon premier coup de sonnette le serveur-messager répondit. Lili se connecta. Son visage rieur m'apparut sur l'écran de mon ordinateur. Ainsi se firent nos retrouvailles insolites. Avec Lili, à tout moment je pouvais m'attendre au plus baroque des retours. A chaque réveil de mon instinct, si la sonnette de mon cerveau reptilien se manifestait, je pouvais espérer le jeu sentimental le plus fou :

- Chut..., me dit-elle.

Et le doigt sur la bouche, comme un amant effarouché je la regardais sans oser le moindre petit morceau de sel, Lili était là, ou plutôt là-bas, à Berlin, - le lutin avait dit vrai. J'étais heureux de la voir et de la savoir là-bas. Elle m'annonça un programme d'opérette pour marionnettes écrite et orchestrée par je ne sais quel Jacques. C'était la raison de son voyage à Berlin. Mais la raison de son « Chut » était autre : je ne voyais pas les musiciens mais pour m'accueillir sur la connexion ils jouèrent cette *Invitation à la Valse* de Weber a priori indansable tant elle est virevoltante. Mais nous dansâmes cependant Lili et moi.

Les dernières notes du violoncelle apaisant à peine entendues, Lili me présenta ses dernières toiles, des femmes masquées à Venise, avec en prime, en sourdine cette fois, la musique de Verdi. Puis, de toute son âme, tel un chef d'orchestre, elle anima une marionnette, celle que j'avais vue lors de la double apparition sur la terrasse de la brasserie à Pézenas. Je me mis à chantonner intérieurement : ♪ Lili construit des marionnettes... ♪ ... Avec une toile et un pinceau...♪ :

- Tel Pinocchio entouré par la tendresse sans bornes de Gepetto, Sylvie trouvera la vie *en toi*, me dit Lili.

En échange de son incroyable cadeau Lili allait-elle prendre possession de mon esprit, comme Paula l'avait fait de mes sens ? Et Sylvie... règnerait-elle sur mon âme ? ? Recule Méphisto !

Lili proposa de m'expédier par colis-wagon-postal la marionnette peinte sur la toile.

- « Tu seras surpris de découvrir la manipulatrice, précisa-t-elle.  
« Tu auras peut-être aussi une autre surprise, ajouta-t-elle avec ce rire que j'aimais tant chez elle.  
« La toile te sera remise par le préposé de la SNCCA, finit-elle par conclure.

La Société Nationale des Chemins de Croix Agréables ou SNCCA était cette nouvelle compagnie de chemins de fer née depuis la libéralisation des transports ferroviaires en Europe. Les dirigeables marketings de cette nouvelle société avaient mis au point une formule du Midi à sept euros, formule économique et

révolutionnaire : les trains s'arrêtaient pour faire des bonnes actions voire des miracles, ils devenaient des lieux de méditations, on y jouait en permanence la mélodie du bonheur avec Mary Poppins. Dans mon cas je recevrai un colis-cadeau...

- Tu n'auras rien à composer, seulement à te composer un visage de circonstances atténuantes puisque tu seras, comme toujours, suspecté d'amour, peut-être même coupable, ajouta Lili.

Je t'ai cependant évité de justesse la mise en accusation de fétichisme, en me portant garante, les psychologues-accusateurs devront se garer à ta portée avant de t'envoyer leur note, conclut-elle en riant.

Au fur et à mesure que Lili me révélait ses secrets, le nombre des mystères de la femme avec lesquels je me débattais augmentait...

\*\*\*

Tu vois lecteur, il ne faut pas ronger ton frein, ton poing, tes ongles ou tout autre accessoire à vocation thérapeutique, Sylvie va bientôt faire son entrée en scène, bien réelle, en aucune façon comparable à mes hallucinations du type Lili-Sylvie-Diaboline. Donc patience ! Est-ce que je désespère, moi ? Je suis pourtant le premier concerné... : la rencontre avec ma promise va se produire... La preuve, je vais découvrir un tableau magique. Un jour ma belle descendra pour de vrai dans le Midi ♪, le Midi i i... ♪ Ainsi mon histoire sera ensoleillée, ce roman, presque pas symbolique, à peine psychologique, sera baigné de lumière, en-deçà ou au-delà de la ligne bleue des Vosges ☀. Sylvie viendra s'installer comme moi, peut-être chez moi ♪, loin du bruit des villes situées au Nord d'une ligne de précipitations en tous genres : pluie, neige, trépignements, engorgements. Mais, nous n'en sommes pas là, ma Messie n'est pas encore venue, je me dépêche, je vais rater l'arrivée du train et de mon colis...

\*\*\*

Je guettais l'entrée en gare du TGV, la station debout ne m'étais guère pénible, j'imaginai deux belles représentées sur la toile, une marionnettiste et sa marionnette. Elles allaient venir me rendre visite. C'est avec cette pensée, cette fleur au fusil non

chargé, que, par un beau jeudi matin *trionphant*, j'accueillis mon colis-wagon-postal à la gare de Béziers.

Une surprise m'attendait : le préposé était une préposée... Elle avait les couleurs de la vie. Elle s'appelait Sylvie... Elle ne dit mot mais son prénom s'affichait sur l'écran lumineux de ses yeux. Merci la SNCCA. Merci Lili.

(12) Le premier titre choisi pour ce chapitre était : « La naissance de Sylvie », parce qu'elle me rappelait « La naissance de Vénus » émergeant des flots... (Naturellement Sylvie est aussi belle que Vénus). Mais Sylvie est descendue du train, au milieu d'un flot de voyageurs... Et puis sa conception a précédé sa naissance dans mon esprit occupé d'elle.

## DEUXIEME PARTIE

### Amoureux

#### XI

### La gare de Béziers

Salvador Dali eut, selon ses propres termes, *une espèce d'extase cosmogonique* en visitant la gare de Perpignan. Eh bien moi, modestement ou pas, j'eus une extase cosmo-amoureuse et pas du tout agonique à la gare de Béziers. C'est dans cette gare à effets thalasso-thérapeutiques, non loin des anciens thermes romains, que mon contrat de mariage mystique, que ma flamme d'amoureux inconnu s'est rallumée sous un arc à souder, romain lui aussi. Je m'y suis réchauffé. Moi qui étais plein de maux, presque plein d'animosité, depuis ces temps maussades où j'errai sans le moindre petit morceau de pomme d'amour rouge et sucrée, dès que Sylvie m'apparut, je fus aussitôt guéri de mes problèmes quasi-existentiels. Après mon rêve éveillé de posséder l'âme et le corps de Paula, - c'est là mon côté égypto-épicurien, l'âme a besoin du corps pour survivre, le corps a besoin de l'âme pour jouir -, Sylvie deviendrait-elle ma nouvelle Héloïse ? Moi le bavard impénitent je restai coi, j'imitai le miroir, je boudai la glace aux alouettes, il faut protéger cette espèce. Je repris seulement, et pour plus de discrétion, intérieurement, les mots du Sauveur

catalan et les adaptai à mon obsession sentimentale : « J'eus alors une vision exacte de la constitution de mon univers amoureux. » Je me taisais, dis-je, je ne voulais pas gâcher ces premiers moments intimes déjà avec Sylvie. Elle non plus ne parlait pas, sauf avec ses yeux. Nous étions seuls au monde, enfin presque... Près du débit de presse, où Sylvie s'était arrêtée, où plus tard, pour nous consoler de la douleur du partir, douleur résistante aux antalgiques chimiques, nous prendrions des petits cafés piqués en douce, un jet continu de voyageurs se déversait autour de nous. Nous n'échangeâmes que des regards (pourquoi pas un petit baiser ?, me dis-je sur un ton laconique et comique, ce serait là prodige cosmique que de commencer par un baiser...) Avec sa petite toile sous le bras *ma silencieuse préposée proposée déjà favorite* avait un air ravissant. Si tous ces éléments réunis ne constituent pas la preuve irréfutable que c'est à la gare de Béziers que je compris enfin les lois du cosmos amoureux et l'alchimie de l'amour assimilé sans peine comme un riche tailleur confectionne avec aisance un costume, alors, mais alors seulement, je veux bien devenir moine solitaire voire chanoine esseulé à l'abbaye désaffectée de Lucchini-lès-Valmagne. Comme une lettre négligemment jetée à la poste ou tel un accouchement stimulé sans douleur, dans cette demeure pas encore éternelle, ma prière dominerait. Je n'y serais cependant pas tout à fait seul, j'y boirais du bon vin. Mais nous n'en sommes pas là. Je projetai un dernier regard sur la gare de Béziers et pris Sylvie par la main. Ses bagages nous suivirent comme ils purent dans notre voiture sinécure. Une fois installés dans le véhicule j'ajustai les rétroviseurs pour que nous puissions nous voir et nous revoir et nous découvrir par un jeu de glace sans tain... Je ne m'accrochai pas à ma ceinture. Sylvie rejeta la sienne. Les bips bips avertissant du non respect de la loi en vigueur ne se manifestèrent point sur l'ordinateur de bord, ni *le coyote-à-képi-et-sifflet-et-jumelles* (13). Moi, timide, avec un visage atténué de circonstances, elle, de connivence, notre jeu pouvait commencer en silence, un silence amusé et crémeux comme un miel de printemps pas chauffé qui nous enrobait. Mon moteur de recherche ronronnait. bercé par ce bruit unique et discret je ne tardai pas à découvrir dans mon jeu de rétro vision la nouvelle *Sylvie-Dulcinée* que ma *Lili-Destinée* m'avait envoyée. A côté de sa jolie féminité la belle marionnette maintenant transformée en femme affichait un féminisme de bon aloi, celui qui n'exclut pas l'homme fétichiste des jeux de dames et ne peut donc que l'attirer. Je revenais de Béziers mais pas de ma surprise. Sylvie jolie n'était

pas une surprise, elle était un pêcher mignon aux fruits mûrs. « Personnalité sans agressivité fait plus que force et que rage. » me disais-je in petto, on évite ainsi les jeux de rôles ou jeux des deux perdants. Pour se sauver de l'échec, le roi ne sacrifiera pas sa reine. Je décidai même d'inventer un nouveau jeu d'échecs où c'est le seigneur qui se sacrifierait pour sa dame. (Je me promis de faire breveter cette nouvelle règle dès que possible.) Et dans cette histoire, ma reine à moi est une femme à la peau laiteuse, aux yeux de bergeronnette et de braise, à la queue de cheval, aux belles tresses ou aux cheveux dévoyés, aux mains longues, aux jambes dénudées, miracle de beauté.

(13) *Le coyote-à-képi-et-sifflet-et-jumelles* est une espèce animale en voie de développement comme certaines industries lucratives.

## XII

### La maison où ce jour-là je grandis

Lorsque nous arrivâmes chez moi, à mon insu, ma maison avait préparé la chambre jaune pour recevoir mon colis-paquet-cadeau mais surtout ma mystérieuse inconnue, celle que j'imaginai désormais venue du Nord de l'Orient exprès pour moi... Pour sûr elle était princesse, elle était toute droite sortie d'un conte des mille et un jours. Je ne sais pas pourquoi je précise que la chambre était jaune puisque c'était la seule chambre de ma demeure. Comment ma maison, toujours elle, avait deviné, non seulement l'arrivée de mon colis postal ferro-tracté, mais le débarquement concomitant d'une belle à mes côtés ? Mystère et boules de gommes et petits pâtés de Pézenas... Sur ma messagerie vocale, ma maison m'avait communiqué l'emploi du temps et son mode conditionnel pour toute la durée du séjour de Sylvie parmi moi. Je dormirais dans l'unique fauteuil du salon. Installée rapidement dans sa chambre, Sylvie me rejoignit. Nous restions muets. Bientôt, je l'espérais, nous échangerions quelques paroles, puis plusieurs, puis beaucoup, des paroles empreintes de passion contenue, des paroles folles... Sylvie connaissait, j'en étais sûr, Bogny-sur-Meuse, Charleville, Nouzonville, Joigny, mon pays. Mon pays c'est les quatre saisons près des Vieux-Moulins de mon enfance. Alors, pour confirmer mon intuition, elle me sourit comme une jolie chatte de gouttière attachante : libre avant tout, mais, me disait mon cœur, à la recherche, pas pour du beurre, de l'âme sœur. Cliché me dira-t-on ? Oui mais quelles belles

photographies je pris avec mon iPhone de bord. Puis, ni une ni deux, toujours silencieuse et féline, Sylvie sauta sur la terrasse plutôt que sur le toit encore brûlant. Pendant mon absence le soleil pourtant encore printanier avait dardé les tuiles de ses rayons. Sur la terrasse la maison avait disposé, sur un plateau fabriqué au Larzac, deux verres de muscats petits grains, de ce même vin que j'avais bu à la *Brasserie du Vent* à Pézenas. Je remerciai *Notre-Dame de l'Amour-platonique-parfois* et adressai une prière toute simple pour rompre le pain de silence. Je fus exaucé. Enfin le vin délia nos langues. Sylvie parla la première :

- C'est gentil de m'avoir invitée.

Pas encore assommé par le vin non encore consommé mais cloué sur place comme devant un tableau du Louvre dévoilant deux sœurs dans leur bain j'hésitai un instant avant de répondre. (Mais où avais-je les sens ? Bien sûr que je l'avais invitée, je l'avais tant espérée...) :

- Ici, chez moi, tu es chez toi, balbutiais-je comme un débutant impressionné par la beauté de la dame, beauté directe, cette beauté contemplée sans réfléchir une nanoseconde depuis une fenêtre ouverte par Dali.
- Je sens que je vais me plaire dans notre Midi.

Je fis cas immédiatement de l'adjectif possessif communautaire « notre » et répondit :

- La région est un petit coin de paradis ♪, c'est un poète né à Nuits-Sans-Rendre-Ta-Gorge-Trop-Offerte, un petit village voisin, qui l'a chanté. Nous pourrons aller l'écouter *Chez Modestine*, à Sète.
- Chouette. Mais avant j'ai besoin de soleil. On va se balader ?
- De soleil ou de sommeil ?, hasardai-je.
- De soleil, sourit-elle.
- Et le tableau, tentai-je ?
- Ce soir ? disposa-t-elle à son tour...
- Ce soir...

Nous emportâmes du pain, notre amour du prochain ou de la prochaine, et de l'eau fraîche. Pendant toutes ces premières heures passées ensemble nos mains se quittaient et se retrouvaient à chaque instant. Sylvie cueillait des fleurs. Nous nous promenions sur ces merveilleuses petites routes qui se serpentent dans la garrigue au milieu des vignes et parmi les

asperges du mois de mars. Aucun loup ne vint nous faire peur. Nous montâmes jusqu'à Montesquieu dire bonjour à mes amis chevriers. Sylvie goûta le fromage.

Lorsque je l'avais quitté le matin, au soleil levant, vu du ciel, mon logis ressemblait encore à une prison pour cœur esseulé. Au soir de notre balade, bras dessous, mains dessus, nous revenions vers notre maison au soleil déclinant. (Sylvie apprécia à son tour l'adjectif possessif « notre ». Nous décidâmes alors de traiter désormais cet adjectif avec plus de calme, moins de luxe et une certaine volupté, comme « Le nôtre ».) Mon cœur n'était plus seul. Tout l'après-midi il avait fait le plein de la joie de vivre en compagnie de Sylvie. Comme le Soleil, pressé de disparaître derrière les nuages, il avait peut-être rendez-vous avec la Lune. Justement j'avais demandé la Lune à la vie et Lili m'avait exaucée, elle avait simplement emprunté les formes successives et suggestives de Paula et Sylvie, elle s'était déguisée ? Et mes trois muses avaient le même sourire, la même grâce. Nous hâtâmes nos pas. La maison accueillit notre retour avec joie. La chaîne hi-fi sélectionna automatiquement le *concerto pour hautbois en do mineur* d'Alessandro Marcello et nous écoutâmes l'adagio. Deux nouveaux verres au parfum de muscat nous attendaient. Nous dévorâmes les fromages rapportés. Et puis, Sylvie voulut aller se coucher. Le besoin de sommeil avait-il remplacer le besoin de soleil ? Non, ma belle à la garrigue flânant n'était pas fatiguée, elle voulait seulement rêver aux étoiles qui naissaient dans le ciel et dans ses yeux. Moi, sur mon fauteuil, j'avais toute la nuit pour rêver de Sylvie. Je pensais au tableau. Je sentais que mon invitée ne souhaitait pas le dévoiler ce soir-là. J'acquiesçai sans bruit.

### XIII

#### Scène de ménage

- Comme suite à ta demande je t'ai trouvé une maison à visiter, dans le village d'à côté, Madou-les-parfums. C'est un joli hasard, on l'appelle *La maison du genou de Sylvie*, comme hibou, caillou... Tu pourras la voir demain... lui précisai-je à regrets.

Ainsi, à quelques temps de là Sylvie emménagea dans la petite maison du genou de son prénom. Pendant longtemps cette demeure avait été habitée par la joie de tout un chacun, on se repassait sa clef du bonheur de locataire en occupant de bonne foi, puis elle avait été abandonnée. De tous. En retour, Sylvie l'avait trouvée parfaite dès tout de suite. La maison était meublée, décorée, drapée, je veux dire que les draps étaient fournis, il y en avait de toutes sortes: en lin, de coton, en métis signés Picasso, il y avait des jour-de-Venise, des toiles de couleur bleue, des roses; enfin, la nouvelle locataire était dans de beaux draps... Moi aussi... Ma maison à moi me boudait depuis le départ de Sylvie. Elle ne comprenait pas que j'eusse pu laisser Sylvie me quitter aussi vite, après tous les petits plats qu'elle avait mis dans les grands pour recevoir ma belle promesse, elle était vieille et pourtant elle avait beaucoup travaillé, se plaignit-elle amèrement, la vie allait manqué de sel, sans Sylvie m'assaisonna-t-elle. Elle finit même par me faire tout un plat sans saveur provençale. Mais pouvais-je aller contre la volonté de Sylvie ? Je ne prends jamais ce qu'une femme n'est pas disposée, ou prête à me donner.

\*\*\*

Par une fin d'après-midi, sous prétexte de lui porter séance tenante les lettres de créance énoncées sous mon toit par mon toit, je lui rendis visite une première fois dans son nouveau petit nid. En fait, envoyé par ma maison qui m'avait mis en demeure de ramener Sylvie, prodige de femme, au logis, j'espérais bien pouvoir me blottir un-jour-viendra-tu-verras en la compagnie de ma promesse prodigue, comprenez qui pourra. Dans l'un ou l'autre cas cela devenait un foyer de discorde entre ma maison et moi. Le choix eût pu paraître cornélien mais ma passion pour Sylvie l'emporterait, je le savais.

Si mon amour voulait bien de moi, après étude, je lui laisserais résoudre les problèmes d'intervalles ou d'espacement de mes permis de séjour dans son paradis. Je travaillerais dur, comme un pauvre immigré ayant soif de bonheur. Si je restais sans papiers je garderais ma voix tout de même, je lui écrirais des tas de poèmes et les lui enverrais par télépathie. Peut-être me délivrerait-elle un certificat de bonne conduite ?

\*\*\*

Dès mon arrivée j'observais Sylvie. A la dérobée, malgré moi, j'admirais aussitôt le va-et-vient de son corps. Elle était occupée à faire le ménage. Elle faisait preuve d'une incroyable énergie. Dès l'aube du premier soupçon je voulus chasser ma tentation, je me réfugiai dans le rêve ; mais je quittai vite ce songe d'une journée de printemps pour revenir à la vision du corps de Sylvie qui s'activait sous mes yeux incrédules. Il n'avait de cesse. Je voulais surprendre ce qui me fascinait dans cette mise en scène de la beauté redoutée, mais bientôt je renonçai, comprendre c'est guérir, j'étais incurable d'amour. Lorsque la belle poursuivit des petits moutons de poussière je la crus brebis égarée par le désir. C'est alors, qu'à son insu, elle mit pour moi ses plus beaux champs à découvert. Ils étaient plus forts qu'un chant de sirène, plus envoûtants qu'un chant d'arômes. Elle avait de longs cheveux, ceux qui m'étaient apparus lors de ma vision d'elle, moi qui n'aimais que les cheveux courts jusque-là ; ils étaient couleur rouge châtaigne, ils semblaient flotter. C'est ainsi que je pus découvrir son cou blanc, le cou blanc de Sylvie, j'aimais sa nuque en fuite, ravissante, sa gorge voisine. Chacune à son tour elles se montraient à moi, sous un jour nouveau, sous une nuit pour deux. Elle s'était pour moi décolletée ? J'allais entrer sur ce terrain que je savais être risqué. Que deviendrait le fragile équilibre de mes sens, dessus, dessous, amoureux de l'évidente douceur de sa peau ? A la dérobée, - je me sentais coupable -, je me mis à épier ses reins, par intermittence ils se dénudaient, et son pull remontait sur sa peau nue, puis ses seins semblaient s'offrir, en permanence, ils se donnaient, à l'envie, à ma vue, à mon toucher, presque. Il en est probablement ainsi des amours ancillaires. Je m'appliquais de façon à n'être remarqué de personne, ni d'Eve ni d'Adam. Etrangement Dieu restait silencieux. La vision de tous ses mouvements si féminins excitait en moi un désir curieux, mon nez rond tout à coup perdait racine. C'était un spectacle magnifique. Je jouissais à distance de la vue de son corps agile et souple, il vivait, s'agitait devant moi, quelle plaisir aurais-je ressenti si je l'avais possédé, ici et maintenant, ou bien la nuit de tout à l'heure. Longue serait l'attente. Si je la quittais du regard, ne fût-ce qu'un instant, je revenais aussitôt vers elle; un détail provocateur me titillait, me strip-teasait, un autre surgissait... Et mon cœur de défaillir (14), et mon corps à moi de se remplir de désir jusqu'à la ligne du naufrage... J'avais beau me répéter que le phénomène de l'attraction sexuelle était somme toute habituel, surtout chez moi, que la réciprocité entre deux êtres survenait parfois, aux moments les plus inattendus, que la beauté d'une femme qui s'offre

innocemment aux regards de *l'homme-est-un-loup-pour-la-louve*, n'est pas forcément la beauté du Diable, je devais aussi admettre que ma prédisposition à remarquer le moindre détail de beauté chez Sylvie, propension que j'étouffais quelques instants à bon escient, cette prédilection était revenue, comme Mathilde dans la chanson, avec toutes les conséquences émotionnelles que l'on peut imaginer, j'écris « émotionnelles » mais, ai-je besoin de l'avouer, en ma vigueur intérieure je pense « sexuelles ». Penser sexuellement est excitant mais forcément frustrant dès qu'il y a renoncement (15). Je me consolais à mon esprit défendant en écoutant *le concerto N°7 pour flûte en résistance la minée de Vivaldi*, sachant bien depuis longtemps que dans mes rapports avec une femme, l'émotion primait, son cœur restait prioritaire, tel un véhicule rapide autorisé à dépasser les limites de vitesse. Cependant pendant cette scène, même la lumière ne parvenait pas à dépasser mon rythme photographique *sensualisé* comme une taxe sur l'esthétique ajoutée. J'accumulais, tel un capitaliste aux convoitises débridées, infinies, des milliers d'images de la beauté si particulière de Sylvie et de son corps si souple. Heureusement, quand j'espionnais ce dernier, - mon Dieu pardonnez mes offensives et mes péchés -, je ne distinguais pas les traits du visage de ma Mie. Associé à la danse de ses formes son sourire m'aurait dévasté. Je conservais jalousement mes milliers d'images, comme le font les enfants : pour moi seul... Eh oui, me dis-je, tu n'es qu'un sentimental sensuel accablé par la chaleur du jour et de la nuit, attiré, été comme hiver, par les plus fins festins féminins. Je me chantai *l'air de la rémission de tous mes péchés en fleurs* dans le célèbre opéra des quat' dessous mais la basse menaçante du même opéra me répondit par *l'air de la révocation*. J'interprétais ce message, je décidai de quitter les lieux précipitamment. Cependant, la soirée s'étant avancée, Sylvie me retint à dîner. L'impudence ne m'a jamais habité, j'acceptai. Comment aurais-je eu la force de refuser ? Lorsque, bien plus tard dans la nuit je la quittai, à regrets, mais heureux de la force de caractère pas toujours habituelle qui m'avait permis de renoncer à des bagatelles irrésistibles, infiniment supérieures aux délices promises dans le jardin d'Eden, de sa porte, Sylvie m'adressa une prière. Elle me demanda de ne pas chercher à découvrir le tableau de Lili qu'elle m'avait apporté, un message, peut-être divin, me serait adressé dans des temps inutiles à venir. Personnellement j'aime à voir mes prières exaucées, aussi je promis.

(14) A défaut de rechercher des fleurs de Bach chaque fois que le cœur se sent défaillir de bonheur, on peut écouter trois petites notes de musique ♪♪♪, celles du Veilleur par exemple, elles nous câlineront par ces mots : « ♪ Réveille-toi, ♪ la Voix t'appelle ♪ », elles apporteront la sérénité. Point n'est besoin pour cela de toute une chorale.

(15) Peut-être doit-on attribuer cette suite de notes personnelles érotico-comiques à la proximité de Pézenas, lieu de naissance du regretté Bobby Lapointe. Molière n'est pas innocent non plus, il a demandé hypocritement à son héroïne tragi-comique de cacher son sein, elle le chavire. Elle le vire. Mon cas était bien pire encore, j'avais entendu une voix seulement, je n'avais rien vu, mais j'avais tout imaginé du corps de Sylvie, j'avais caressé l'image que Dieu m'avait laissé entrevoir, entre purgatoire et paradis.

(16) Lecteur, lectrice, je t'avais bien prévenu(e) Confer supra (11) : l'auteur recommence ses longueurs interminables de piscénois. A force d'écrire il va faire des petits pâtés. Veut-il ainsi nous entraîner dans les profondeurs abyssales de ses réflexions sur l'amour physique et amoral ?

## XIV

### Sage comme une image

La nuit qui suivit le dîner de Sylvie, soirée sibylline qu'il ne faut pas confondre avec une nuit câline, dîner qu'il ne faut pas comparer à celui de Babette, pantagruélique, je ne pus trouver le sommeil. Le dîner de Sylvie avait été gourmand, à l'image de la scène de ménage que je viens de me remémorer devant toi, *frère-peut-être-pécheur-toi-aussi*. Mes sens avaient donc été sollicités à maintes reprises ce jour de prime visite à Sylvie, une vraie première communion avec l'Autre, une Visitation profane ? Cette scène me revint en mémoire toute la nuit. Je ne pus fermer qu'un œil, le droit je crois. Mon œil gauche, mon œil directeur, se complut dès complies à me regarder, de sa paupière basse mouillée et encore pochée. Je le voyais, tantôt perché au fond de l'horizon, tantôt *dans l'ombre fixement*; certes jamais omniprésent comme celui qui regardait Caïn nuit et jour, inlassable, mais plutôt intermittent comme les gens du spectacle. Quoi qu'il en fût, il était là, cet œil. Je ne paniquai pas, j'appelai Tsilla, une amie, *douce comme*

*l'aumône*, au dire d'un mien poète charitable. Avec plus de dextérité que celle du narrateur au début de cette histoire Tsilla fit tourner une table en compagnie du dit poète, Victor, et, dès l'arrêt du mouvement de la dite table une sentence favorable tomba. Comme la clarté fournie par la ronde des étoiles, elle éclaira ma chandelle qui commençait à faiblir (généralement j'utilise la chandelle non pas comme au rugby pour faire tourner les têtes des joueurs et des spectateurs mais pour me donner ou me rendre l'espoir). Bref elle me promet qu'au jour naissant l'œil aurait disparu. Elle m'assura aussi qu'aucun loup massif n'entrerait dans ma nouvelle bergerie, foi d'animal, honni soit qui mal y pense. Mon œil directeur était là uniquement pour me guider entre deux larmes. Au jour donc, tout rentra dans les ordres, j'abandonnai mon idée née de la longue nuit d'entrer dans un monastère. Dans un tel lieu saint en effet, ma prière du chapitre VI serait déplacée. On ne doit pas chercher l'âme sœur au milieu de ses frères prêcheurs. Cette idée de devenir moine ne m'était pas nouvelle, ça n'était pas une farce que je me jouais de temps en temps dans un hôtel solitaire ou en milieu religieux prosélyte. Mais ma chair était faible, ou forte, c'est comme on voudra. Elle est faible encore au moment où je te fais cette confession depuis mon lit, humaine ma sœur... Alors, pour ne pas alourdir mon tissu de contradictions déjà lourd comme une robe de bure je renonçai à ma demi-vocation. Je devais aussi assurer ma vacation puisque Sylvie avait fait escale à Manou-les-bains avant de se rétablir à Madou-les-parfums, village voisin. J'aime le chant. De ce point de vue je suis orthodoxe. Mais j'aime encore plus l'Autre, surtout lorsqu'elle porte un jupon, surtout lorsqu'elle possède un joli cou blanc qui me possède et me noue le licou autour de mon cou à moi. L'Enfer, c'est peut-être les autres Jean-Paul, mais ça ne sera jamais l'Autre, foi d'antipape. Je me répète que je n'ai pas peur. Les images ne sont pas toujours sages.

## XV

### L'exil et la tentation

Dans ce chapitre nous allons nous percer, non pas de la grande illusion, mais de la grande tentation. Ses flèches sont plus acérées. Pour rendre l'exercice encore plus difficile nous allons

tout d'abord nous absorber dans un verre de potion d'amour magique numéro neuf, potion mise au point musicalement ♪ dans les années soixante du vingtième siècle. (L'auteur court d'ailleurs un certain risque puisqu'il est déjà tombé dans cette potion d'amour lorsqu'il était petit et que d'en consommer maintenant à nouveau pourrait s'avérer dangereux. Mais il est des cas d'exception. Cela s'appelle le syndrome de l'obélisque.) Puis nous accepterons l'exil tel un lion émissaire et seul, nous affronterons la tentation. Pour sortir d'un labyrinthe enfoui dans une pyramide, ou d'un imbroglio, il faut une énergie sensorielle démultipliée.

\*\*\*

Ce point étant précisé à la base de toute construction pyramidale, après la longue nuit de méditation forcée, imposée par mon œil gauche directeur à mon désir défendu, je décidai d'espacer mes visites à Sylvie. Elle ne m'avait délivré aucun certificat. Je pouvais ainsi faire parler mes scrupules qui ne me demandaient qu'une faveur, se terroriser. Sans faire le moindre potage, le plus petit tapage, j'avais quitté l'avant-veille le nid d'hirondelle sans y avoir passé la longue nuit espérée. Maintenant il me fallait partir. Je rejoignis donc le désert, non pas le cœur triste, comme un balourd dans le ciel, mais au contraire plein d'espoir, les jambes légères, aériennes, sans bas de contention, plein d'amitié amoureuse aussi. Je me berçais d'une illusion romanesque.

\*\*\*

Le simple fait de prononcer le mot *tentation* me fait irrésistiblement penser à nouveau à Saint-Antoine. Tout à coup je m'imagine dans l'étendue désertique de Gobi où le saint ne posa jamais le pied... Mais c'est à Saint-Guilhem - le Désert -, dans une grotte non chauffée qu'une forte tentation me surprit, la seconde après celle qui m'avait assailli lors de notre scène de ménage silencieuse. Cette tentation-là, la première, avait été d'une force considérable déjà, équivalente à plusieurs G. Mais je dois aussi avouer que lors de cette tentation-ci, la seconde, mon désir pour Sylvie devint encore plus violent. A ce moment-là, dans la grotte, principalement sur l'échelle de Richter, il atteignit presque les bornes de ma résistance, je me sentais électrique. L'incubation de la scène de ménage avait démultiplié la puissance de ce désir. Son objet n'était plus là mais son pouvoir avait encore crû. Et, lorsque les yeux *vert-amende* de Sylvie me fixèrent dans la grotte non

chauffée- le vert-amende ainsi écrit n'est pas une coquille, encore moins une faute, je ne suis pas encore abbé, le vert-amende ainsi décrit est celui qui nous impose une taxe sur l'extase amoureuse, tant cette extase-là est riche. A cet instant de fixation, il m'en souvient très précisément le chiffre treize apparut au compteur GG installé dans ma tête pour mesurer l'avalanche des émotions qui s'abattaient sur moi. Je fus pris d'un tremblement de tête – où était-elle ? Sylvie, pas ma tête – Le lecteur comprend que Sylvie m'était apparue dans la grotte, à basse température, même si je commençais à percevoir une sorte de réchauffement, planétaire, souterrain. Mais la lectrice comprend aussi que Sylvie n'y était pas physiquement, dans la grotte frigorifique. Je vérifiai : primo, physiquement, je n'étais pas frigorifié, secundo, bien qu'elle tremblât, ma tête était à sa place ordinaire, et tertio, osant à peine encore la lever, ma tête, je vis cependant à nouveau le beau visage de Sylvie, je vis surtout son sourire radieux, irradiant mes yeux dans la pénombre. Je ne sais encore aujourd'hui si le tremblement était dû au froid de cette grotte non climatisée ou si la cause devait en être recherchée dans mon brusque désir incontrôlable pour ma belle Sylvie, pour son cou blanc, ses seins blancs et tous ces charmes blancs laiteux qui émanaient de son être. (J'avais remarqué lors d'expériences précédentes, expériences-tentations d'ordre sexuel – osons l'expression, que l'excès de désir pour une femme, loin de tuer ledit désir le rendait parfois douloureux, paroxystique même, il agitait tout mon corps d'un spasme presque insoutenable, incontrôlable pendant quelques secondes, d'une vitesse comparable à la brève violence du milan lorsqu'il s'abat du haut d'un dôme sur sa proie). Quoi qu'il en soit, pour calmer ma fièvre, éperdu, j'en appelai alors à Saint-Antoine, ce saint caché que je n'aurais su voir sans retenue; je l'imitai, je priai Dieu pour qu'il me délivrât. Mon nid rêvé douillet devenait un nid d'aigle, une aire d'autoroute déserte et sans repaire. Je ne sais combien de jours je restai dans mon désert, quarante peut-être ? Enfin, guidé par la lumière divine je progressai entre les stalactites et stalagmites afin de sortir des ténèbres. Mes membres, tous mes membres, étaient encore agités de terribles mouvements, comme des soubresauts trop vite interrompus. Finalement le saint m'ayant remis sur un chemin de traverse à peu près droit je trouvai la sortie, je pus m'extraire de la grotte tel un spéléologue rescapé. Le soleil m'aveugla. Je compris que c'était pour éloigner la tentation. Je décidai de regagner Manou-les-bains afin de prendre une douche froide à forte pression. Peut-être avais-je frôlé la folie selon Erasme ?

\*\*\*

Chemin défaisant, je méditai: après l'œil directeur, me dis-je, la tentation directrice... Je l'avais repoussée ce jour d'hui, je m'en félicitai, mais le pourrais-je demain ? Car j'en étais sûr, le lendemain elle reviendrait, la tentation. Jamais deux sans trois. Je connaissais le mal que j'avais, le mâle que j'étais. Par instinct je refuserais certainement le chemin de croix, je lui préférerais un chemin de traverse, l'un de ceux qui m'avait, on vient de le voir, permis d'échapper à la nuit, cette nuit noire qui inquiète parfois les enfants. Allais-je suivre assidument une nouvelle initiation acidulée ? Je le souhaitai. Aimer une femme, dans le pays de Béziers plutôt qu'en Aragon, pas forcément à en perdre la raison, mais pas loin, ce serait une réinitialisation inespérée dans l'état de solitude où je me trouvais... Ou bien poursuivais-je une chimère ? Frôler la perte de conscience est toujours un bon signe en amour surtout au moment où les corps vont enfin se connaître, mais, perdre totalement la raison était pour moi inconcevable. Comment en effet apprécier l'amour, la tendresse d'une femme, celle qui suscite ou amène les premières caresses, si le frappé d'amour n'a pas la faculté de savourer tout ce que lui offre cette femme lorsqu'elle lui accorde la plus indicible faveur, son amour dans son esprit et dans son corps, lorsqu'elle cède à sa passion en son âme et conscience emmêlées ? Sans repos, sans qu'il n'y parût, je me revoyais la dévorer du regard, encore et toujours, si souvent... Je désirai bien être fou d'elle mais je ne voulais pas être un imbécile : il n'y a pas d'imbécile heureux... Je fis un effort suprême, je fermai les yeux, respirai profondément et décidai d'oublier mon fantasme coupable. J'arrivai au village. Tout y paraissait paisible, les vaches paissaient. A peine agitaient-elles leurs clochettes.

## XVI

### Conversation avec Don Credo

On a été à même de mesurer dans le chapitre qu'on vient de lire ce qu'est une tentation d'amoureux, une tentation véritable, diabolique, humaine, instinctive, animale. Il me fallait calmer tout

ce désordre, même si le désordre n'existe pas. Une voie urbaine s'ouvrait à moi. Pour essayer de comprendre mes élans mais surtout de les contenir, je décidai d'exposer mon problème à un ami de toujours, prêtre catholique de son état, Don Credo. En ce temps-là, les Shadocks, ces imbéciles-là..., venaient d'apparaître sur le petit écran non saturé de la télé et forts de méthodes révolutionnaires commençaient à expliquer la complexité du monde à ceux qui ne la comprenaient pas. A la même époque, depuis sa belle province du Midi Don Credo se rendait régulièrement à Paris. Il en repartait au moment des vacances scolaires avec une poignée d'enfants qui n'avaient jamais vu la mer. Je l'avais rencontré rue d'Aviron, au cinéma *Le Petit Palais Royal*, le PPR comme on disait, nous les gosses du quartier, salle obscure du quartier de mon enfance où je me rendais chaque fois que le désir de prendre un bateau sans rames me prenait. Alliée à la lecture précoce de *Tintin et Milou*, la fréquentation assidue du petit ciné allait très tôt décider de ma vocation irrévocable et confirmée comme une lettre de croyance, *le voyage*. C'est ainsi que le père Credo me permit de débiter une série de pérégrinations de raison infinie qui se poursuit encore aujourd'hui. Je commençais donc par le Sud, je descendais vers le Midi, le Midi i i ♪. Là-bas, le franc-parler et la gouaille du saint homme avaient été mes premiers contacts méridionaux. Avec son humour religieux (17), il était devenu pour moi une sorte de père spirituel.

\*\*\*

Accroché à ces souvenirs, un jour, ou était-ce une nuit ?, je l'appelais après mâtines. Il me dit qu'il me verrait volontiers le lendemain matin *avant* mâtines pour recueillir la confession d'un enfant de cœur qui avait fini dans le siècle. (On voit que lorsque je mentionnai, sur quelques lignes plus hautes, l'humour religieux légendaire du Père Credo, je ne plaisantais pas, ce sont précisément des lignes à haute tension même si ça vole bas). Le jour d'après je me levai dès potron-minet et me précipitai rempli d'anxiété au chœur de l'Eglise de Saint-Paternel (on prononce Saint-Piternel au village de Madou-les-parfums, fief où demeurent, d'un côté de la rivière Don Credo, et sur l'autre rive, *ma seule amour, ma joie et ma maîtresse*, sœur de lai de la belle chantée par Charles d'Orléans.) Il m'espérait. Je m'attendais à ce qu'il me sonnât les cloches étant donné certains aspects non orthodoxes de ma confession à venir mais ce fut le contraire, était-il mal réveillé ? Le Père écouta la proposition que je lui fis de mes émois.

Quoi qu'il en fût ce fut une révélation, comme le dialogue sens dessus-dessous va le démontrer. Je commençai ainsi :

- Don Credo, et si je lui avouais tout ?
- Tout ?
- Oui, que je l'aime, voilà tout.
- Mais elle le sait déjà petit nigou...
- En êtes-vous sûr ?
- Sûr et incertain ! Ne commets pas cette erreur ! N'avoue jamais, l'Inquisition n'appartient pas au monde de l'Amour.
- Ce serait une erreur de tact ?
- Non de tactique.
- Mais mon cœur fait tic-tac...
- Ainsi font les réveille-soir, les pendules des fous de Caux, les horloges gastronomiques...
- Mais mon cœur n'est pas mécanique...
- Bien sûr que si... Et puis je le connais ton cœur, il est généreux, gourmand.
- D'accord, d'accord, mais il n'est pas seulement mécanique et gourmand, il est physique, il est chimique, il bat la chamade, il bat le rappel, il court dans la campagne, et mon âme qui s'en mêle...
- Ne t'emmêle pas trop. C'est bien ce que je te dis, ton cœur est gourmand. Il court la campagne. Délie-toi de tes fausses promesses à toi-même. Tu l'aimes, et alors, c'est que Dieu le veut. Pureté et beauté intérieures t'attirent, la beauté est le message de Dieu aux hommes, la pureté est un défi à l'entendement. Fais un peu de ménage dans ta tête et tu iras mieux.
- Justement Don Credo, c'est en observant Lili faire son ménage que mes sens s'éveillèrent à nouveau, que mon esprit se mit à bâtir des châteaux en Auvergne, en Emilie-Romagne, en Languedoc-Roussillon maintenant...
- Tu seras châtelain de ta Témérité mon fils !
- Sera-t-elle ma châtelaine ?
- Cela dépend de vous. Rends-toi d'abord à Témérité puis fais-y un château de cartes routières toi qui aime autant les grands voyages que ces petites routes qui serpentent dans la garrigue. Ne fais pas tout un fromage de chèvre avec tes sentiments de miel, tu mériterais des châtaignes (18).

- Finalement, Don Credo, vous me laissez entendre que je n'ai pas péché, pas encore tout au moins ? Ca n'est pas un crime d'aimer ?
- Bien sûr que non, laisse ton cœur s'agiter, laisse-le vivre, il te guidera, seulement garde-toi d'en parler au Diable, garde un silence sacré.
- Mais c'est vous mon guide, Don Credo...
- Taratata, tu m'avais déjà dit cela et puis tu es tombé amoureux de Nathalie à Moscou, vous avez partagé un chocolat chaud, tu lui faisais plein de petits bécots, et finalement tu l'as appelée ton guide ♪. Pour elle tu as inventé le Café Pouchkine. Note bien que je n'en ai pas pris ombrage, je ne pouvais rester ton guide ad vitam aeternam. Aujourd'hui ton guide c'est ton pauvre cœur de flanelle.
- Je ne m'attendais pas à une telle réponse de votre part Don Credo mais je l'accepte avec reconnaissance.
- Une telle réponse était cousue de cou blanc tu le sais bien.

Sur ce, Don Credo m'avertit qu'il devait interrompre notre dialogue, qu'il avait en ce jour fort à faire, il lui fallait aider Manou à préparer la soupe de poisson qu'elle organisait pour la paroisse.

- Médite un peu sur notre échange tennistique et lénifiant, rappelle-toi lorsque nous jouions au jeu de paume, la balle est dans ton camp retranché, petit bonhomme (19)...  
Relis Platon et tu comprendras l'amour. Tu verras qu'on peut aimer comme ça sans chaque fois réinventer le monde ou un café à Moscou.  
Nous reprendrons après la soupe de poisson à l'oignon et aux croutons.

Et de partir la soutane au vent de Carême.

(17) Humour religieux : humour inspiré d'Henri le Sauveur et respectueux de la tradition chrétienne. Je me souviens par exemple d'une des recommandations favorites de Don Credo, extraite du *Petit Robert de la Grande Rousse*, sorte de dictionnaire qu'il avait fait éditer à compte d'auteur et où il avait compilé ses bons mots à l'usage de la jeunesse, la citerais-je ? Allez ! Je me laisse tenter... : « avant d'épouser la fille regarde la mer » aimait-il à répéter. C'est pour ça qu'il nous payait des vacances au bord de l'eau salée ?

(18) Dans sa jeunesse Don Credo avait été champion régional de boxe occitane, d'où cette réminiscence bien pardonnable au saint homme, d'autant plus qu'à chaque châtaigne qu'il distribuait généreusement lors de ses combats il implorait le pardon de Dieu. Il est vrai qu'à sa décharge ses adversaires du dimanche, jour du Seigneur, avaient tendance à tendre la joue après le premier uppercut.

(19) Malgré les années, Don Credo continuait à m'appeler « petit bonhomme ». Cela me rappelait la gentillesse avec laquelle, à mes copains et à moi, durant toute notre jeunesse, il nous offrait des babas au rhum après l'office parce que, disait-il, ces petits ne sont pas venus de Paris seulement pour me desservir à l'office, ainsi soit-il. Si l'un de nous se précipitait sur les gâteaux, il l'admonestait en lui chantant : « ♪ les copains d'abord ♪ », un refrain du père Georges, « sinon je t'administre un laudanum », poursuivait-il, usant jusqu'aux cordes du ring d'un récitatif à l'accent non agressif, toujours chantant...

## XVII La Méditation de Thaïs

Après ma confession je retournai chez moi, sur mon chemin j'évitai soigneusement la maison de Sylvie. L'envie de lui chanter : « ♪♪ Je reviens te chercher ☺♥ » eut été irrépressible, le côté troubadour de mon profil sans doute... Je retrouvai ma maison, triste, toutes les chandelles étaient mortes. Sur les conseils de Don Credo elle m'ouvrit cependant sa porte, pour l'amour de ma belle installée dans le village du prêtre, pour l'amour de celle à qui je n'avais pas dit adieu. Comme lors de l'arrivée de ma Messie, ma surprise partie quelques jours plus tôt, ma maison avait fait la vaisselle, balayé mes souvenirs de la veille et de l'avant-veille, elle avait posé un coussin sur l'unique fauteuil du salon et, dans son langage bien particulier, fait de bruits discrets et variés elle me signifia de m'asseoir pour méditer un peu avant de consommer la soupe provençale qu'elle avait préparée. Ma maison savait tout de moi – en ce temps-là les maisons avaient une âme d'entendement, elles savaient tout, ou presque, sur les célibataires qui les hantaient -, c'était Oh Jésus, ma joie, ma demeure. Elle connaissait mes habitudes, mes tics, les tiques du chien, les toc-toc !, à la porte de mes rêves, elle les respectait, les entretenait.

Nous conversions du tac au tac, nous échangeons des devises, nous nous convertissons réciproquement. Et puis, elle était de connivence avec Don Credo qui lui avait envoyé un courrier électronique lui résumant sa déclaration sermonnée à mon envers : « avant la soupe provençale je devais méditer » (20)

(20) Lectrice intriguée, harassée de travail domestique tu te demandes peut-être comment une maison non dessinée par Walt Disney peut accomplir tant de tâches ménagères... Eh bien ! Ma Maison avait visité le dernier Salon Virtuel et Global de La Domotique. Elle avait cliqué sur [www.domo-arigato.com](http://www.domo-arigato.com) et avait pu suivre à distance les cours de domotique proposés gratuitement sur ce site-salon japonais. Par ailleurs, pour plus de sécurité, j'avais pris grand soin de ne pas inviter un apprenti-sorcier : je ne tenais pas à voir se multiplier les aspirateurs-balais sans fils dans toute ma maison.

\*\*\*\*

Mais je m'aperçois tout à coup que mon train faiblit, gare à moi, je m'é gare ! Bref ! Afin de combattre toute nouvelle tentation, - merci Don Credo, merci ma maison, compréhensive comme une mère -, j'abordai donc plein de conviction les rivages de la méditation aux multiples visages. Ainsi l'amour était un don de Dieu, un droit divin en quelque sorte. Je m'y retrouvai un peu mieux, je m'y trouvais bien. Je décidai d'écouter les conseils du prêtre, *comme la tortue de la fable écouta la proposition des deux canards*. J'étais sur le point d'entamer des recherches sur les écrits et les ouvrages de Platon et d'Esopé. Ceux qui traitent de l'amour étaient bien entendu prioritaires, serais-je un lion amoureux ? Je souhaitai ardemment devenir un adepte de l'amour platonique, adieu coups de dents, adieu coups de griffes voire coup de grisou. Tout à coup j'éprouvai le désir de réentendre *la méditation de Thaïs* ♪. Aussitôt dit aussitôt exaucé. Je comparai mon obsession pour Sylvie à celle d'Athanaël pour Thaïs. Mais, si je pouvais envisager à terme la tonsure (que de toute façon j'hériterais un jour de mon père) il n'était pas question pour moi de finir comme Atha, désespéré. Là n'était pas le sacrifice demandé par le dieu de tous les braves gens habités par la foi, mais surtout, la désespérance, ça n'était pas ma nature. Sylvie non plus ne serait pas Thaïs. A chaque nanoseconde qui passait, par un phénomène de mimétisme bien pardonnable je l'identifiai à Vénus, Aphrodite approuva. Elle rendit même la pomme de discorde qu'elle n'avait pas encore croquée.

Je ne savais pas lequel des deux allait convertir l'autre, ni à quel taux de change, ni à quelle religion, si dans l'un ou l'autre cas, lequel allait gagner au change mais je n'imaginai pas un seul instant, elle, ma belle, écoulant ses jours dans un couvent et moi, son chevalier desservant, finissant mes nuits sur ma couche en révolutionnaire sans culotte, dans un monastère. Certes les deux établissements sont de même nature mais quand deux êtres se ressemblent, pourquoi les séparer, pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué à ravir comme l'amour ? Pourquoi devraient-ils vivre chacun dans une maison de Dieu différente ? Le Seigneur ne nous accueille-t-Il pas dans Sa Maison Unique ? Donc, elle me rejoindrait ou je la rattraperais. J'étais sûr d'obtenir l'approbation de Don Credo. Et, dans mon faible intérieur je ne pouvais arrêter les pensées amoureuses – je n'ai pas dit érotiques – mais tu sais lectrice à quel point l'âme et le corps ont relation, voire relaxation... Je me disais que s'il me fallait méditer je pourrais le faire d'autant mieux que je partagerais cette méditation avec Sylvie, son cou blanc, son âme, son fruit interdit et son corps non défendu. Ce serait un vrai jardin des délices pour ma pomme. Je priai Saint-Jérôme.

## XVIII

### Le jour où vint la pluie

Les nuits et les semaines passèrent sans que je pusse retrouver ce sommeil apaisant qui jadis, au réveil, m'offrait *des matins triomphants*, comme ces douces et blanches crèmes que l'on étale sur le cou et la nuque après le soleil, comme un sel de bain précède ou accompagne la sérénité de Bach dans une baignoire au concert. Je ne sais pas quelle puce me piquait chaque soir, je me retournai dans mon lit. J'eusse tant aimé pour ma puce évanouie une autre petite bête, une de celles qui montent qui montent, qui ne piquent pas, qui caressent seulement...

\*\*\*

Bref, le jour où vint la pluie j'eus une envie folle de soleil, c'est toujours comme ça, on veut ce qu'on n'a pas. Je dis ça parce que parfois j'aime marcher sous la pluie. Bien sûr ça dépend de la pluie, il faut qu'elle soit plutôt agréable comme certains chemins

indiqués par Confucius, il faut qu'elle soit presque chaude, vous savez cette pluie d'été qu'un ciel surchauffé déverse en fin d'après-midi..., et qui ruisselle sur le visage des jeunes femmes, et qui les rend alors encore plus belles les jeunes femmes, même qu'on a une envie folle, comme mon envie de soleil, de les embrasser à pleine bouche, de leur demander avec les lèvres des baisers gourmands... Tiens cela faisait longtemps que je n'avais pas écrit une phrase aussi longue... J'aime ces petits exercices proches de l'apnée... Si j'étais musicien je composerais une suite pour apnée et souffles courts. Pour revenir à mon envie je ne pus réprimer mon désir de revoir Sylvie. Je passerais d'un excès à l'autre, je décidai de lui rendre visite sur visite. Ma maison approuva, elle émit les bruits correspondant à son accord, je perçus de la joie. Elle me remit les papiers m'autorisant une sortie matinale à pied et une entrée dominicale dans la maison de Sylvie. Au moment même où j'allai poursuivre Sylvie de mes assiduités et me lancer dans ce que je baptisai alors la sylviculture je réalisai soudain que la pluie m'était devenue une alliée précieuse. Dans le désert de la vie les peuples accueillent la pluie comme une bienfaitrice, comme une femme-Cybèle, comme une déesse salvatrice. Grâce à la pluie j'allais revoir Sylvie. Au clocher du village les cloches carillonnaient comme des folles. Je me présentais avec ma passion chez sainte Sylvie, sa maison m'attendait, elle m'ouvrit la porte (sa maison, pas Sylvie.) J'espérais que Sylvie, elle, m'ouvrirait ses bras, son cœur, son corps.

## XIX

### Acrobatie amoureuse

La maison de Sylvie avait suivi les mêmes cours de domotique que la mienne. Elle avait ainsi disposé deux coussins rapprochés sur le dossier du divan du salon. Sylvie était assise sur une chaise. Elle se leva et me dedicaça un beau sourire aux quarante printemps juvéniles, un sourire féminin à mes souhaits. De justesse je me retins d'éternuer. C'eût été pour le moins cocasse. Elle prit place sur le divan. Comme un apôtre j'en pris acte. Elle m'attira à ses côtés. Sans éternuer, sans autre préambule que son sourire juvénile et féminin Sylvie initia le dialogue suivant :

- Tu n'es qu'un petit clown.

- Tu n'aimes pas les clowns ?
- Si ! Les clowns nous font la fête un soir, et puis ils disparaissent...
- Lequel préfères-tu ?
- Celui qui joue de la trompette.
- Mais ils en jouent tous les deux... Le premier a plein de poudre blanche sur le visage, le second a le nez rond rouge.
- Je les aime bien tous les deux, aujourd'hui le nez rouge, demain le visage pâle. Alors, mon chéri, joue-moi zen de la trompette...
- Un vrai western ton histoire... (Je répondais ainsi pour rester zen, pour cacher ma joie ineffable, mon trouble certain : Sylvie venait de m'appeler *mon chéri*...)
- Notre histoire, rétorqua ma chérie... Hier je t'ai vu dans un film...
- Ah bon ?
- Je veux dire que le clown dans le film m'a aussitôt fait penser à toi...
- Pourtant je ne joue pas de la trompette, enfin à ta demande je vais apprendre au plus tôt. Reste le problème du nez : depuis la fin de mon adolescence je n'ai pas eu le nez rouge, peut-être une fois, lors d'un rhume idiot en écoutant la radio.
- Il n'y a que des rhumes idiots. J'aime le clown du film parce qu'il a de multiples visages, comme celui de Heinrich Böll, comme toi...
- Il ne faut rien exagérer...

La voix de Sylvie venait de prendre une intonation troublante, j'étais donc troublé. Bien sûr en présence de Sylvie je n'étais jamais indifférent mais là elle me troublait à grande échelle, j'étais fébrile, comme si je m'apprêtais à la retrouver ou plus terrible encore, à la trouver. Il était temps de faire diversion. Je poursuivis avec un petit deus-ex-machina parfumé :

- Je t'ai apporté une eau de Cologne.
- Merci, c'est gentil...

Je me rappelais sa première phrase, dans ma maison, où j'avais grandi : « c'est gentil de m'avoir invitée... » Elle me remercia par un baiser sur la joue. C'était à la fois beaucoup et pas assez. Je tendis l'autre joue. Elle m'offrit un second baiser. Je regrettais de ne pas avoir le nez rouge. J'aurais bien voulu répéter ce jeu de marionnettes sans bâton des milliers de fois, et même davantage,

mais il nous fallait conclure. Je me levai et me dirigeai vers l'entrée. Je poussai d'un doigt le verrou du haut de la porte. Je m'inspirai de Fragonard. Sylvie me rejoignit, elle repoussa d'une main le verrou. Et joliment, comme pour se faire pardonner elle me sourit, elle n'était que sourire. Pour connaître notre intimité tout à l'heure je persistai, je voulus user de la clef dans la serrure. La clef avait disparu... Nous appelâmes aussitôt Saint-Pierre. Je dis bien, *nous*, Sylvie et moi. La clef se manifesta. Elle était à nos pieds. Simplement tombée, posée sur le sol, elle semblait attendre notre décision. Nous hésitions encore. Et si d'aventure la clef tournait dans la serrure ? Nous entendîmes alors un léger frottement-sifflement derrière nous. Nous demandâmes à la clef de ne pas s'envoler, nous nous retournâmes. Dans le salon la table ronde se mit à tourner toute seule. Nous appelâmes aussitôt Victor Hugo. Il nous apparut sur l'écran du grand ordinateur de ce monde virtuel qui attire tant l'être humain ces derniers temps. Il était occupé à prendre son petit-déjeuner tout en écrivant quelques vers pour sa Juliette - Quel Roméo tout de même que ce Victor..., me dis-je – Comme suite à notre appel, il posa sa plume un peu comme on dépose les armes : en géo-amour, comme en politique, on peut bien sûr signer une alliance avec une femme, avec ou sans anneaux, parfois à l'issue d'un délicieux repas au restaurant, mais, en général, un accord tacite est beaucoup plus chargé d'émotion, une connivence est une promesse immense. Le poète semblait absorbé à regarder le mouvement de la table. La table s'arrêta. Il nous adressa un message sibyllin qui s'écrivit automatiquement sur l'écran :

« Le chevalier sur cette table ronde  
Goûtera aux lèvres roses de sa dame  
Pour lui enlever son âme  
Le clown rentrera dans la ronde  
Pour gagner l'amour de sa dame  
Il se fera l'acrobate de son âme »

Puis le grand poète s'éteignit à nouveau. Il retourna au Panthéon où il avait rendez-vous avec Emile Zola. Il avait déclenché dans nos têtes une nième tempête amoureuse. Sylvie et moi nous regardâmes, silencieux... Je ne vis plus que son cou blanc, de ma main agitée je défis ses cheveux, je ne sentis plus que son parfum de femme. Sylvie se saisit de la clef. Allait-elle m'ouvrir les portes d'un Paradis lumineux dans ses yeux ? Je poussai à nouveau le verrou. Sylvie me fixa, elle alla jusqu'au rez-de-jardin, déchaussée

elle revint, s'arrêta à mi-chemin, se rapprocha. On eût dit qu'elle improvisait devant moi, pour moi, un cérémonial... Avant l'amour ?, osais-je espérer tout à coup... Je renvoyais alors aussitôt le fat qui sommeille en tout homme, si, si ... A nos pieds, Sylvie ramassa la clef qui était restée sur le sol lorsque nous avions tourné le dos, elle l'introduisit dans la serrure, la clef pivota. Le jeu de la serrure et du verrou prit fin. Ce qui suivit nous appartient.

## XX

### Chapitre vain sans titre

Ce chapitre vain ne portera pas de titre. Il sera court et triste, comme le recueil *Alcools Initiatiques* d'Apollinaire le Calligraphe, un cousin resté inconnu du poète Guillaume, - à ne pas confondre avec ce dernier. Non pas qu'il soit maudit, ce chapitre vain, mais c'est le chapitre de l'amour à rebours :

♪ Douche froide, réveil trop cher payé de mon enfance ♪, glacée par les inconstances, tu as fait pleurer mon cœur... ♪

Proches sont les adieux ?

\*\*\*

Attention, dans ce chapitre court, une phrase longue vient d'être repérée : le chiffre de mes ans n'a pas déjà passé quatre-vingt, - Dieu nous préserve du temps -, et je ne me suis pas encore endormi tel Booz quand il se sent fatigué, il n'empêche, ce chapitre est celui de la trêve, du rêve inachevé, éveillé (je vous le répète le sommeil du juste n'appartient qu'à Booz) ; je ne dors pas, je somnambule à ma façon, pittoresques ces adieux seront, ils ont été annoncés par les dieux, ils sont visuellement comparables à ceux d'une Cène, scène émouvante, drame des racines que l'on oublie, image d'Epinal qu'ont peut-être vécue eux aussi nos lointains aïeux à Sylvie et à moi, une arrière-grand-mère sur une photographie blanche et marron, - elle sourit à celui qui ne deviendra pas son amant -, un bisaïeul immortalisé sur un daguerréotype, - jouant pour sa dame une scène à image unique tirée d'une pièce inédite d'Edgar Poe, écrite entre 1846 et 1848 et intitulée *Le théâtre d'Abraham Lincoln*. (Pour éviter l'étouffement,

la phrase longue s'achève ici, comme l'atteste le point de syntaxe, antidote du point de côté. Mais le présent chapitre continue...) : le bisaïeul a choisi la liberté d'aimer. Bien que les liquidations suivent, parfois, dans certaines juridictions anglo-saxonnes, le chapitre XI, tous les chapitres ici présentés ne sont pas non plus une liquidation. Ils s'opposent en tous points aux longs épisodes de la Première Guerre Mondiale qui selon l'empereur Guillaume II devait être « fraîche et joyeuse », tout le monde peut se tromper. Mon histoire ne relate aucune guerre, tout au plus un jeu de lois, tout court, Eros, donne-moi la foi ! C'est un jeu de mots pour tous les fous pas furieux amoureux de la littérature, *un fais-moi-l'amour-avec-tes-poèmes...* Si l'amour est une prison je m'y rendrai directement, sans passer par la case départ, que la banque garde ses vingt-mille francs ! (ou leur équivalent en euros pour les plus jeunes), Thanatos n'a pas le monopole du lit. Si la mort est une libération je ne lirai jamais plus le journal à voix haute, habitude réaliste qui selon une vieille tradition bretonne est totalement incompatible avec les actes d'amour et de poésie. Si l'amour ne veut plus de moi j'irai revoir mon Île de France et mes Ardennes.

## TROISIEME PARTIE

### Confessions

#### XXI

#### Confession enfantine

Nous serons bientôt arrivés, lectrice, lecteur, au terme de cette histoire doucette parsemée ici et là de spasmes passionnels voire sexuels (osons à nouveau cette épithète animale...) Pour des raisons d'ordre personnel que je veux préserver dans ma fragile tête, je ne souhaite pas, tu le comprendras toi ma lectrice secrète à qui ces dernières lignes et les précédentes s'adressent, dévoiler les différentes amplitudes de ces spasmes. Quelques indications ont été délicatement défaits plus haut je l'espère, comme une lingerie féminine, mais, tu ne me verras pas nu. Il te suffit de savoir que je t'aime parfois à la façon de Platon, en caressant les

méandres de ta pensée et les affluents de ton âme, sans pour cela oser plus avant, sans aller jusqu'à polir et polissonner les contours de ton corps, ce corps qu'au moment du partir je revois dans sa belle souplesse, j'aime tes détours et tes retours vers moi. Parfois, tu le sais, je t'aime autrement.

Quant à toi lecteur de ce passage, tenté par la critique, mets-toi à niveau, élève-toi jusqu'à ce haut degré de stoïcisme chanté par Vigny. Ne hurle pas avec les loups, comprends bien mon dernier regard, celui que je jetterai un jour à ma louve Sylvie. Tu t'attends peut-être à une chute, à la fin de cette histoire ? Le péché originel ne t'occupe déjà plus ? Ne te préoccupes-tu donc pas de ton salut ? Du salut à Marie ? Quant à nous, nous allons tenter d'éviter toute la froideur glacée de ce mot. Si nous devons, elle et moi nous aimer un jour longuement, le plus profondément du monde, laissons le ciel en décider.

## XXII

### Epilogue platonique

Le dernier jour d'avant le retour en Ardennes fatales arriva. Nous allions nous séparer, elle et moi. Comme Rimbaud, lui je ne sais où, moi dans notre Midi « *j'avais vu des archipels sidéraux ! et des îles... Le soleil était encore chaud...* » Sylvie et moi écoutâmes, avec nos âmes surtout et sans nous quitter du regard, l'allegro du concerto RV 425 en do majeur de Vivaldi pour mandoline, cordes et continuo ♪. Près de sa porte, à notre portée encore, la clef tombée à nouveau sur le sol ♪ était toujours au fond de notre horizon ♪. Sylvie m'accompagna à la gare. Le ciel devint bas et lourd. Je pensais aux messages de Baudelaire.

\*\*\*

Sylvie avait affrété un wagon du TGV pour moi seul. Les dimensions de mon tableau que je portai avec moi comme une croix chargée des couleurs de l'espoir et que je n'avais toujours pas été autorisé à découvrir ne justifiaient certes pas tout un wagon... Sylvie voulait-elle par ce geste très délicat, cette délocalisation par train-auto-vélo-couche-bar-et-service-à-la-place, m'offrir symboliquement un moment ultime, sublime, seul à

seule avec elle, ou bien donner un décor de théâtre à ma solitude bientôt revenue ? Après un dernier café brûlant partagé, un seul, comme un thé anglais pour deux, accompagné de deux croissants pâtisseries, ces deux demi-lunes qui espéraient encore se rejoindre, nous nous souhaitâmes platement et toniquement bonne chance ♣. Le seul petit bémol ♭ était l'insistance de nos deux cœurs ♥ ♥ à battre la chamade. Pour me soutenir, j'appuyai sur le dièse # de mon téléphone portable dans l'espoir d'entendre un message que Sylvie aurait gravé la veille sur ma boîte vocale pour me dire de ne pas partir. Mais ma boîte était aphone, presque silencieuse. Allais-je taper des pieds comme un enfant colérique et rester sur le carreau ♦ de la gare ? Non, je fus courageux. Mais avant de partir j'écrivis sur un des petits papiers que, dans l'une de mes poches, j'avais toujours en embuscade, un petit poème que je laisserai brûler pour consumer le plus gentiment possible le temps qui me restait en compagnie de ma Sylvie. Le voici :

Sylvie mon amie garde ton sourire unique

Merci pour ces images

♪ En plus il y a de la musique... ♪

Merci pour tous tes messages

C'est comme un océan pacifique

Comme un joli présage

Telles des lettres runiques

Depuis mon plus jeune âge

Les femmes me sont énigmatiques

Je regarde leur image

Parfois si folles, parfois angéliques

Moi qui n'ai jamais été sage

Le mystère de la femme me pique

Je l'écris à chaque page

De ma vie en diptyque

Parfois je sors de ma cage

Je prends mes cliques

Et je m'envole vers elle, mon plus beau mirage...

Je remis le petit papier plié contenant le poème prisonnier à Sylvie. Elle ne le déplia pas et le glissa dans son corsage fermé au-dessous de son cou. Cachés sous la fine toile de coton blanc j'y devinais pourtant des seins lourds de chagrin qui voulaient

s'offrir encore. Sur le beau visage de Sylvie des larmes se répandirent. A nouveau je la pris dans mes bras. Nos têtes folles se marièrent. Je sentis ses larmes inonder ma joue. Elles allaient couler tout le long de ma vie et mouiller mon cœur pour longtemps. Le chef de gare m'invita à monter à bord. Le train s'ébranla. Seul dans mon wagon je pensais que l'amour s'était bien amusé de nous en faisant descendre Sylvie, du Nord au Midi sans trompette guerrière, et en me renvoyant du Midi dans le Nord avec tambour et cours de trompette à suivre pour être un clown complet le plus tôt possible. Je n'entendis plus la fanfare qui avait mis en musique mon chant du départ, je m'endormis, comme pour mieux rattraper Sylvie dans mon imaginaire. Je rêvais qu'un petit rouget pêché près de Lille m'attendait dans ma chambre à Charleville. Mon téléphone me réveilla dès Montpellier. Saint Roch m'avertissait qu'un message lui était parvenu de la part d'une jolie bergère, Sylvie, et que c'était l'aphonie de ma boîte vocale aux moments des adieux qui m'en avait privé. Lecteur, tu devines ce que Sylvie avait gravé pour moi dans mon cœur... Si tu ne trouves pas, demande à ta voisine, le cœur féminin entend des choses qui nous échappent à nous les hommes.

## XXIII

### Confessions à l'automne

Encore aujourd'hui je ne sais si le message de Sylvie et mon poème du quai de la gare se sont croisés comme des trains rapides qui auraient voulu s'arrêter dans une station de banlieue grise mais j'ai ouï dire par mon ange gardien que lorsqu'elle sent un petit air frais venir caresser son adorable cou blanc Sylvie écoute l'allegro, puis le largo, puis l'allegro ♪♪♫... de toutes ces cordes qui font vibrer de passion les amoureux condamnés à ne pas devenir des amants... ♪ Que reste-t-il de nos amours ♪ ?♪ pensai-je alors... Mes poètes me répondirent, - ils n'avaient pas encore disparu -, n'entends-tu pas la réponse dans le vent ? Charles l'a chantée à l'été quarante-deux sur la quarante-deuxième rue: ♪ ♪ ♫ ♯ ♭ Bonheur fané ♥, [fff] cheveux au vent ♥, ♣ baisers volés ♥, ☼♀♂ rêves mouvants ♥ ♪♪ ...»

Quant à moi, roi de cœur impénitent ♥?, après avoir lu et approuvé la réponse des poètes, je paraphai les notes de musique de la chanson, je me signai (21) en bas et à gauche, sur une partition inachevée, comme Lili avait écrit son nom sur la merveilleuse toile

qu'un matin une préposée prénommée Sylvie m'avait apportée, offerte. Sylvie et moi ne l'avions jamais libérée de son emballage. L'automne commençait à montrer le bout de ses feuilles. C'était la faute à Vivaldi. Mon iPod fit renaître une mélodie écrite par Verlaine. A sa façon il m'accompagnait. Le train arriva à Paris. Un TGV peut en cacher un autre. Je pris celui pour Charleville, au hasard. J'allais revoir mon quai Arthur Rimbaud. Je retrouvai sous les toits ma chambre d'éternel étudiant et sur ces mêmes toits encore chauds de l'été finissant ma chatte noire. Elle miaula lorsque j'ouvris la fenêtre. J'abandonnai mon sac à dos et décidai de questionner ma dame de pique ♠ il me restait encore une carte à retourner...

(21) Je veux dire que ne sachant pas signer je fis une croix, ainsi soit dit.

## XXIV Epilogue avenir

Tiens... Quel étourdi je fais... Je m'aperçois que j'ai oublié de me présenter à toi lecteur, lectrice. Mon nom n'est pas *Personne* mais *Lucas*, l'amoureux, dans une histoire précédente, de Lili et de Paula, et, présentement, l'amoureux de Sylvie, plaisamment, sans faire d'histoire, sans refaire l'Histoire. Mon identité n'est pas remarquable comme celles de ces trois grâces, mais, comme tout un chacun, à sa chacune dansant une chacone, à défaut de pouvoir cultiver mon jardin des délices je cherche encore mon pré carré, près d'un vieux moulin... Je suis ce turbulent Pinocchio qui se souvient de la craie blanche, des tableaux noirs à l'école primaire, des jupons des filles. Depuis nos tendres années Lili façonne avec pudeur ma destinée amoureuse, c'est là son plus beau cadeau, à Lili. Nous ne sommes pas les enfants terribles de Cocteau, toute atmosphère étouffante a toujours été bannie entre nous. Seulement, si d'aventure, en aventures, je m'égare aux confins du purgatoire, Lili sœur de mon enfance, me fait retrouver aussitôt le royaume magique de l'amour ... Avec ses toiles aux couleurs vives, elle remue et ménage mon âme tour à tour, cette âme que je n'ai pas encore vendue au Diable. A Paula je l'ai montrée, à Sylvie j'ai bien envie de la donner.

\*\*\*

Lectrice, lecteur, trois mois après la fin de mon histoire de pomme d'amour l'hiver ardennais était revenu, comme le temps du muguet le fait au mois de mai. Forcément, l'hiver, c'était la faute à Vivaldi, surtout le largo. Alors, je reçus le même jour, à une heure d'intervalle, un matin d'hiver ensoleillé et un pli cacheté. Le pli me fut livré par une jolie préposée. Comme à l'accoutumée je ne pus m'interdire d'admirer ce beau visage féminin, ces cheveux noirs et courts. Je ne dis mot, j'étais figé par sa beauté et cloué sur place comme un crucifié par sa ressemblance avec une héroïne perdue dans mon adolescence. Je ne laissai passer qu'une réflexion rapide, empreinte de méditation. Mais ce fut encore trop long, la préposée disparut aussitôt après avoir remis le pli de sa jupe rebelle. Une jupe en hiver ? Sous la jupe elle portait des bas de laine... Je fis mentalement l'économie de ses dessous. Juste avant sa fuite j'avais eu le temps cependant de découvrir son prénom sur une jolie gourmette qui pendait à son cou blanc. Elle s'appelait Albertine. A cause de ce prénom, j'aurais aimé la retenir, lui offrir un café à la vanille, un sucre d'orge, puis, comment résister ?, lui enlever sa jupe, lui ôter son pull sous lequel elle était toute nue, forcément, un pull à rayures, un pull imaginé par la reine du tricot, puis, sans tambours ni trompettes, pour éviter le retour du fléau de la balance injuste des hommes, la porter nue aux anges, l'emporter dans un septième ciel bleu dégagé de tout sceau, il apparaîtrait à la fenêtre de ma chambrette, quai Arthur Rimbaud, en face du Vieux Moulin, à Charleville... A cause de son prénom seulement ? Un prénom, c'est énorme, c'est une présomption d'amour, une proposition évidente, majeure, une déclaration, une promesse, une démonstration digne de Spinoza, le premier fruit de la passion que Dieu nous offre, le commencement de la vie avant la naissance d'une idylle, les prémices d'une révolution de la tête autour de l'être que l'on chérit déjà. Mais, pendant que je m'adonnais à tous ces raisonnements, la belle préposée éclair s'était échappée. L'humeur encore chagrine du départ précipité d'Albertine, j'enlevai le dernier timbre qui protégeait le papier. Le message, non signé (mais l'écriture était celle d'une femme), était aussi court que le temps passé à mes côtés par la messagère : j'étais autorisé à me reconnecter à la toile de Lili, je pouvais enfin débiller son cadeau transporté en son temps par la préposée Sylvie. Lorsque j'ouvris le paquet toujours intact, j'y trouvai non pas un tableau, mais deux. Encore une double apparition ?? Décidément ! Mais non, l'une des peintures en cachait une autre. Bien joué Lili... C'était donc là la surprise que tu m'avais laissé espéré depuis Berlin... Je ne sus

cependant jamais qui, de Lili ou de Sylvie, m'avait envoyé incontinent ce missile émotionnel sol-sol,  $\phi$ - $\phi$  ? Quoi qu'il en soit, c'est grâce à cette dépêche inespérée que tu peux découvrir aujourd'hui tout à loisir, lectrice, lecteur, en première de couverture et en exclusivité le visage ouvert de Sylvie face à son miroir en étain. Par ailleurs, à toi de deviner, sur l'autre toile insérée ~~ci-~~ ~~après,~~ au milieu de mes pages d'écriture, laquelle, de la marionnette qui au cours de ce récit est devenue femme et maîtresse de ma vie, ou de sa manipulatrice, est la plus redoutable... ? Ca n'est pas sorcier... Lili s'était penchée, comme une fée, sur le berceau et sur le cou blanc de mon amour. Elle et sa bergère n'auraient pu mieux taper dans l'œil du lion amoureux...

Il est temps maintenant, lectrice, lecteur de rejoindre, de-ci-de-sous, tous les amoureux du monde, au théâtre de Claude Santelli, le théâtre de la jeunesse.

## XXV

### Fantasmagorie

Au théâtre de *La Fantasmagorie*, ce soir-là, un bal était donné. Offert, pas vendu. J'avais reçu une invitation. C'était pleine lune. Cette clarté, conviée elle aussi, me permit de remarquer une inconnue assise non loin de ma lampe à rêves (j'ai toujours une lampe à rêves par devers moi, elle est intégrée à mon iPhone. Au cas où un bug surviendrait, j'ai aussi en réserve une petite torche au cœur palpitant et deux piles âmes-câlines dans ma valise, le tout enfoui dans ma trousse d'urgence ou kit de survie psychologique du *vogueur*.) Mais, ce soir-là, point n'était besoin de lampe à rêves au théâtre de *La Fantasmagorie*, le songe d'une nuit d'été pénétrante, auprès d'une femme aimante, chantée tant de fois par Verlaine allait occuper mon esprit. Je crus reconnaître la silhouette de l'invitée surprise par mon regard. Par instinct je cherchai sa nuque, je croyais la discerner par moment. Un foulard dissimulait son cou, cet endroit où j'aime voler tout un tas de bisous chez une femme. Je me veux gentleman-cambrioleur mais

je ne vole que des bisous, pas des bijoux comme hiboux, genoux, cailloux. Je cessai de fantasmer, ce ne pouvait être Sylvie.

\*\*\*

Traditionnellement, sur la scène, les acteurs de cette troupe fantasmagorique avaient l'art de faire parler les fantômes. Pour un fantôme, parler en public n'est pas chose commune. Mais ce soir-là, point de fantômes, des phantasmes plutôt, - qui de nous n'en ressent pas par moments ? Personnellement il est des périodes où je dois parfois en refouler, à chaque instant. Un fantôme est le retour, sous une forme voilée ou pas, d'un être disparu ayant connu la vie. Un phantasme redondant est, soit un retour de marchandise libidinale soit un retour sentimental obsédant, un amour mal cicatrisé ou non consommé, soupe originale du monde des vivants. Qui peut résister aux lois de la tentation triple, lois inhumaines pour des humains ? Nul n'est sensé les ignorer ? En amour, point de pédagogie de l'erreur comme celle de Goethe. Nous nous construisons par l'imagination, dans son champ, foin de tout ce raisonnement : même si l'Évangile de Saint Luc nous enseigne que la joie est le fruit de l'Esprit, la curiosité de la vie (joli défaut), le désir et la promesse du plaisir, tous trois jouent avec nous, à chaque nanoseconde... Bouddha a raison mais tout le monde n'est pas Bouddha. Mon nirvana à moi, c'est Sylvie. Je ne sais pas ne pas avoir du désir pour elle. Mais revenons au théâtre de ce soir-là, juste avant les trois coups de minuit. On y présentait un spectacle de marionnettes, un bal-pantomime pour être tout à fait précis, un bal ? Plutôt une succession de danses. Point de sabre, si ce ne fût celui en bois du Japon du gendarme des enfants, point de goupillon, rien de macabre, que du rire, un bal à *la foi symbolique* et à visages démasqués.

A minuit trébuchant le présentateur prit la parole :

« Bonsoir cher public !

« Merci d'être venu peu nombreux...

(Il faut dire que nous n'étions que deux dans la salle, invités ou destinés ?).

« La direction du théâtre a improvisé pour vous, dans le cadre d'un concept innovant, *tapis noir et rideau rouge*, sur ce sol sombre, sous vos pieds, un parterre d'étoiles,

« Bienvenus dans le monde des marionnettes qui dansent, le monde des initiations amoureuses permanentes.

« Ce soir, pour vous distraire, *nous n'allons pas* vous conter l'histoire d'un, ou de plusieurs morceaux de bois assemblés, articulés, peinturlurés. Nos marionnettes ne sont pas faites de bois. Elles ont la langue bien pendue. Elles ont été confectionnées avec des petits papiers qu'on n'a pas laissé brûler, - Saint-Christophe protège tous les voyageurs, même ceux de l'esprit, et puis, ici, nous brûlons seulement de la passion de vie, pas des papiers. ♪ Ainsi sont nées, nées, nées ♪ les petites marionnettes, elles connaissent toutes les ficelles de l'initiation badine, elles vont se battre et débattre devant vous, parler chiffons, de ces chiffons qui n'ont pas servis à faire du papier. Selon Kleist, les marionnettes ont quelque chose de la grâce de Dieu, j'ose croire que le spectacle que nous allons vous offrir aura un tantinet de divin, la musique l'accompagnera...

« Tandis que « ♪ Mozart cherche, encore et toujours, *deux notes qui s'aiment* ♪, *moissonneur de l'éternel été*, Dieu réussit parfois à réunir ceux qui sèment ♭ », ceux qui se lovent l'un à l'autre, ils s'attrapent comme une bouée de sauvetage, ils s'adorent et se dorent corps à corps au soleil ou sous une lune complice ♂ ♀.

Le présentateur ne voulait plus rendre la parole... Mais le spectacle allait commencer... Aussi avant de se faire expulser (il n'avait pas ses papiers, il les avait perdus ?) de la scène par les marionnettes, impatientes, il précisa :

« A l'issue incertaine de la représentation, - votre amour est entre les mains des marionnettes qui vont jouer devant vous à la roulette et aux jeux de hasard, elles joueront au plus beau d'entre eux, celui de l'amour, Dieu leur délègue ses pouvoirs ce soir, il est peut-être fatigué -, bientôt donc vous saurez si vos phantasmes respectifs et réciproques sont porteurs ou non de cette invisible étincelle cosmo-amoureuse que vous avez cru apercevoir, l'un et l'autre, dans une gare fantôme, mais je ne veux rien dévoiler... (Ainsi je n'avais pas été seul ce jour là à me sentir parcelle cosmique ?)

Quel bavard impénitent que ce présentateur, me dis-je ! Heureusement, il eut à peine le temps de crier : « Que le bal... » Les marionnettes munies de tous les papiers officiels dont elles étaient composées l'expulsaient de leur maison. C'est facile, quand on a des papiers. J'avais un peu de peine pour l'expulsé, mais un peu seulement. Déjà, les premières notes du bal se bouscullaient à nos oreilles. Elles atteignirent le pavillon de ma voisine.

## XXVI

### Demandez le programme

La première danse mit en scène *Les malheurs de Marie-Sophie* (22) sur une musique méconnue de Lully. On avait peur pour les marionnettes. Qu'est-ce que Marie-Sophie allait encore inventer ? Puis apparurent *Les mimes Marceau*, dansés sur un air écrit par *Saint-Rond*, compositeur trop tôt disparu. Je me pris à singer les imbéciles qui se multiplient et se croient heureux, comme moi, comme moi... 🎵 Les spectacles se succédèrent : *L'amoureux éconduit*, *L'amoureux malgré lui*, *l'amoureux imaginaire*, *l'imaginaire amoureux*, *Les souliers de vair du septième ciel*, *Le septième seau de la fille du puisatier*, enfin, *Le cou blanc de Lili*, une toile protégée, aux connections sécurisées et non encore déballée. Mais toi, lecteur, tu la connais déjà... A cet instant, le présentateur réapparut, s'empara du tableau mystérieux en questions, chassa à son tour les marionnettes et s'adressa à nous les invités :

« Cher public, voici le tableau de l'énigme des phantasmes : *Le cou blanc* de Lili. »

(22) Marie-Sophie est la sœur cadette de Sophie de Sévigné, les deux sœurs *naquirent toutes belles* près d'une fontaine où, le bec grand ouvert, une corneille baillait nonchalamment lorsque la fée aux cheveux bleus, celle qui donne vie aux rêves, en fit des petites filles modèles. Cette note de bas de page est la vingt-deuxième de toute cette cavalerie de notes, la dernière, c'est promis à nouveau. Comme un renard rusé d'une bande dessinée destinée à ceux qui aiment la redondance tragi-comique à la Molière je n'aurai bientôt plus de plumes, c'est la faute à Lucky Luke. Repose en paix cette foi-ci Vivaldi.

## XXVII

### L'inconnue au foulard rouge et noir

Rebondissant, l'une des marionnettes rappliqua, elle récupéra la toile toujours aussi mystérieuse et chassa derechef le présentateur. Soudain elle se mit à interpeller l'inconnue au cou blanc sise à quelques chaises de moi, j'en devinais la couleur maintenant, - celle du cou blanc de la belle, pas des chaises, il faisait trop noir. Avec mes cheveux épars j'avais été à la bataille. La femme, à la nuque dissimulée sous un foulard rouge et noir restait immobile :

- Bonsoir Sylvie, tu me reconnais ? C'est moi, Lucas, ta marionnette qui veut devenir ton amoureux pour de vrai, pour toujours, je me suis déguisé en Pinocchio !

Mon inconnue, venue au spectacle, probablement en train, en TGV fantôme ?, sortie tout droit ce soir-là, en express, d'un conte d'Orient, se tourna alors vers moi, pas vers la marionnette... Je reconnus son sourire... Conservant le voile du tableau qu'elle avait serré sous son bras gauche, maladroitement, la marionnette poursuivit :

- Je vais maintenant faire défiler devant toi, cher public fidèle à ton enfance, toute une collection de peintures animées de manière fantasmagorique. Mais tout d'abord, laisse-moi accrocher le tableau de l'énigme. Ce tableau devrait nous aider, soit à identifier le dernier phantasme de Lucas, votre serviteur, soit à convaincre Dieu ou le Diable de mon amour coupable-non-coupable pour Sylvie. Mais avant d'avouer mon amour, voici des toiles merveilleuses. En premier lieu, une peinture, grandeur presque nature. Pour vous deux, public peu nombreux, nous allons la mettre en mouvement... Manipulateurs, à vous de jouer...

Quelle ne fût pas ma surprise lorsque, baissant la tête, ouvrant tout grand mon œil directeur dans les ténèbres, je vis apparaître le premier tableau que Lili m'avait offert, Paula... Paula était habillée. Je n'eus aucune difficulté à me la rappeler *nue* mais comment la dévêtir ? Elle s'anima doucement, elle se grandit légèrement – pour que je puisse la prendre bientôt par sa taille de femme ? -, puis elle se leva, s'éleva, et devint ballerine. Le tableau devint phosphorique. Paula prit pour moi des dimensions incroyables. Elle s'enfuit un court instant au pays de Lilliput, revint parce que

les petits hommes voulaient la garder prisonnière, elle reprit sa place et sa taille dans mon tableau. Cette image d'elle allait s'éclipser lorsque Paula réapparut et commença à se déshabiller sur un rythme accéléré, sur cette ouverture à perdre son souffle et son âme de Guillaume Tell. Quand la musique s'arrêta, un piano de marque *Stanley Cubique* enchaîna une sonate au clair de pleine lune. Pendant une nanoseconde je contemplais Paula nue. Cette fois-ci elle s'éclipsa totalement comme une déesse vouée au soleil. Alors les manipulateurs firent apparaître un troisième tableau, Lili et sa marionnette, toutes deux de connivence, tableau que tu connais déjà lectrice, c'est ta chance initiée. Les deux femmes allaient et venaient comme des funambules qui nous font retenir notre haleine. La marionnette avait les cheveux courts.

Enfin un dernier tableau surgit, celui que Lili allait peindre pour moi, un jour, sur mon appel, impatient, *le cou blanc de Sylvie*.

Voici ce que nous découvriâmes, ma voisine et moi : une femme à sa toilette. Je ne pus m'empêcher d'épier malgré moi la belle devant son miroir. Je ne sais si c'était le miroir qui bougeait ou la belle qui l'interrogeait... Toujours femme est futile ? Non, elle nous cache seulement la profondeur de ses craintes... Toujours est-il... que tout à coup, les animateurs invisibles du théâtre nous firent, Sylvie et moi, pénétrer à l'intérieur du miroir peint sur le tableau. Je me rappelais Alice... mais non, elle, elle allait voir de l'autre côté de la glace, un peu comme un chien trop drôle essaie de rejoindre la copine-canine que sa propre image anime, pour lui faire un câlin ? Moi, j'étais totalement transporté, intérieurement. A chacun sa manière de rejoindre le fantastique...

## XXVIII

### La fête foraine

Je débarquai au 5, *place de l'imagination*, à Charleville, l'animation foraine battait son plein. Des lanternes magiques se balançaient comme des lampions sur des fils où à nouveau deux femmes funambules allaient et venaient. L'une d'elles me fit signe de les rejoindre. Elle ressemblait à ma marionnette, mais ses cheveux avaient poussé. Une nouvelle fois j'allais tomber dans le piège de l'amour diabolique ?, me perdre dans mon savoir et mes doutes féminins, abandonner mes connaissances inutiles, oublier mes expériences sensibles... ? Je faisais un mauvais rêve ? Les yeux

toujours levés, je refusais d'abord de quitter l'image de Sylvie pour celle de la marionnette. Mais peu à peu, il me sembla que leurs traits se rapprochaient, que Cupidon avait lancé les siens. Sylvie ? Depuis des mois elle était mon icône. Je cédaï cependant aux appels répétés de la marionnette-sirène, une abeille impérieuse voletait, elle fit fondre la cire qui cachetait une petite enveloppe, le pli vola vers moi, il scellait mon avenir immédiat ; Une main de femme, celle de Sylvie avait écrit : « Viens... » J'éteignis mon iPhone sans fil. Je grimpai sur le fil des deux femmes-funambules, elles n'y étaient déjà plus. Aussitôt je perçus le vide, ma vie ne tenait plus qu'à un cheveu, de Sylvie, Sylvie, qui n'était plus près de moi, elle était là-bas, tout en bas. Je sautai dans le vide pour la rejoindre, la foule criait. Ce ne fut pas une chute, pas celle de Camus en tout cas, un parachute s'ouvrit... Il valait des millions. Pourtant je perdais conscience. Pour me réanimer, on me fit croquer un financier, avec deux doigts de porto, on me donna des stock-options, on mit des dollars dans la poche de mon gilet. Sylvie était là, aux premiers soins, je tremblais de toutes mes dents, surtout de mes dents de sagesse, je mordillais mon poing, de baisers ardents je dévorais la main de Sylvie. Notre jeu de cache-cache, nos hésitations, nos doutes, le salut de nos esprits, les épreuves silencieuses que nous nous imposions, comme celles qu'affrontaient le prochain roi ou la future reine du silence, tout était mêlé. Nous quittâmes la fête foraine...

## XXIX Pour l'amour d'elle

Invisiblement, le présentateur attendait notre retour. Un flashback éteint près de lui, il annonça la reprise imminente du spectacle fantasmagorique.

Pour l'amour de moi, sur le tapis noir étoilé, sans bruit, parfumée comme au jour de notre première rencontre Sylvie, la Sylvie au foulard, l'inconnue venue exprès d'Orient ce soir-là, cette femme dont le sourire pouvait concurrencer sans difficulté celui de Mona Lisa, cette belle à la pudeur indéfinissable m'avait rejoint. Je remarquai discrètement que pour ces retrouvailles insolites elle portait la paire de boucles d'oreilles que je lui avais offerte pour marquer à contre cœur notre adieu à la gare de Béziers.

Pour l'amour d'elle que je ne voulais plus fuir, Je décidai de devenir *mythomane*, ne l'étais-je pas déjà ?, pour le doux prix de ses yeux lumineux, pour ses mains, ses lèvres, - comment choisir ? -, *mélomane*, pour la couvrir de baisers, *mégalomane*... Il me sembla entendre la cantate de Bach BWV 156 se jouer de moi, se jouer de nous.

Pourquoi, me dis-je, fuir l'amour qui s'est d'abord fait attendre, puis s'est fait annoncer par une voix à sens unique, ♯ do ré mi fa sol ♯, s'est présenté confusément, sur un premier tableau, puis sur un second (dans le petit cinéma que je me faisais, une toile pouvait en cacher une autre), enfin cet amour avait délibérément frappé à ma porte, il était survenu, sans crier gare, espéré seulement, à l'arrivée d'un TGV fantôme, dans une station du Midi, où j'avais pris conscience de la puissance de l'extase cosmo-amoureuse. Pourquoi, me répétais-je sur une ligne d'horizon à haute-fréquence, fuir cet amour que vous avez, elle et toi, tant de fois repoussé ? Chaque fois, à grands pas, il revient...

Je cessai mon combat, j'enlaçai Sylvie, le rideau rouge se ferma, le spectacle s'acheva pour de bon.

### XXX Epilogue rêvé

C'est alors, mais alors seulement, que je compris tout ce que Lili avait fait pour guider mes pas vers ma terre du Sud, vers ma planète promise. Virtuellement elle avait peint pour moi le cou blanc de Sylvie. Ce beau dessein était l'aboutissement de mon initiation à l'amour véritable. Résumons : Lili m'avait adressé ses trois premières créations librement, *Paula habillée*, *Paula nue*, *La marionnette*. Elle avait caché longtemps la quatrième, *Le cou blanc de Sylvie*, parce que longtemps j'avais attendu Sylvie. Elle avait habillé Paula, mon nu rêvé depuis toujours, pour moi elle l'avait à nouveau dévêtue, puis elle avait fait naître la marionnette, qui avait grandi, elle avait pris vie, ses cheveux avaient poussé, elle avait orienté ses pas, puis, poétesse, elle avait articulé ses paroles, elle l'avait laissé s'envoler vers moi, tel un quatrain de Marcelline qui me ferait oublier mes chagrins d'adolescent. Enfin le miroir avait parlé. Il avait donné son verdict, comme le fait la Justice aveugle, comme le faisait la Pythie antique.

\*\*\*

Nous quittâmes, main dans la main le théâtre installé à la belle étoile. Ce fut la voix de Barbara Hendrix qui nous accompagna sur la suite brésilienne N°5 de Villa-Lobos ♪.

\*\*\*

Ce long moment de solitude, cet exil boréal, loin du cou blanc de Sylvie, loin de ses yeux, avait pris fin. Ces quelques mois sans elle m'avaient semblé des siècles, une césure sans fin, comme une blessure que je n'arrivais pas à refermer. Même le temps y perdait son tempo, il me fallait changer de classe, je n'étais plus à mon affaire. Je ne pouvais y croire. Miracle de la poésie, Sylvie, comme Mathilde, était revenue, elle *m'était* revenue. Sur la toile de projection de toute ma vie passée Lili avait magistralement façonné, à coups de couleurs, avec des touches successives que seule une femme-peintre pouvait trouver, ma destinée amoureuse ; elle avait éclairé ma lanterne jusque-là pas encore magique... Esseulé pendant des jours et des nuits, soufflant sur mon harmonica nostalgique, cent fois j'avais voulu, pour m'aider à regarder à nouveau le beau, voir renaître Albertine disparue, je restai inconsolable. Mais ce fut Sylvie, mon adorable fille du feu qui avait ressurgi à mon tout côté, invitée comme moi par je ne sais quelle manipulatrice dans un théâtre où venait de se jouer une saynète pour deux spectateurs et violons à accorder. Elle était remontée dans le Nord. La femme mirage miracle de Saint-Guilhem du Désert, dans la grotte s'était avéré présence. Sylvie allait tout à l'heure, je le savais maintenant, apaiser mon corps fiévreux, impatient d'elle, mon grand corps malade d'elle ; la seule maladie que j'accepte de ne pas combattre est la passion. Orchestré par Alessandro Marcello un concerto écrit spécialement pour hautbois de marionnettes nous accompagna chez moi, les brumes du quai s'étaient volatilisées. Une voix de soprano continua à exciter mon imagination. Au dehors il ventait, il pleuvait, l'orage menaçait. Dans ma chambre, quai Arthur Rimbaud, le parfum de femme de Sylvie m'emporta. Nous devinrent les nouveaux mariés de l'an XII, deux mandolines de Vivaldi nous firent danser dans la nuit, comme nous le ferions, dès que l'été reviendrait, en plein jour, dans le champ de Margueritte, aux Vieux Moulins de Thilay. Pendant ce temps, sur son toit du monde, ma chatte noire nous espionnait. Elle miaula puis s'éloigna. Je crois qu'elle était jalouse. Je fis pour elle cesser la pluie car elle ne

pouvait nous rejoindre, elle devait nous laisser nous aimer. Je crois qu'elle avait compris tout ça toute seule. Sylvie tira le rideau de la petite fenêtre de ma chambrette. Même la lune, pleine comme une chatte qui vient d'être aimée nous espionnait...

### Apostille en accroche-cœurs

Lectrice, Lecteur, tu voudrais à ton tour découvrir *le théâtre de la Fantasmagorie* ? Tu rêves je crois, d'y retrouver là-bas, là-bas... ta prochaine promise par Prométhée, tu songes à lui voler tout son feu ? Eh bien, c'est simple, accepte les lois immuables de l'amour, regarde *autour de toi*, cherche l'une de ces fées qui se sont envolées il y a de cela bien longtemps, écoute RTP, la Radio des Traditions Perdues, ou bien télécharge sur ton iPhone une ultime mise à nue et le dernier programme «*Evadons-nous-ne-serait-ce-qu'une-nanoseconde...* » : Un passage secret te sera indiqué. Tu verras apparaître ce théâtre. Il est ouvert tous les soirs, à partir de minuit, à tous les cœurs rebelles. Quant *au cou blanc de Sylvie*, cette image silencieuse de l'infini féminin, ce tableau télécommandé de Lili, jamais dévoilé en public par la marionnette, je ne me lasse pas de l'admirer en première de couverture... Il me tient chaud le cœur et le cou, comme une grande écharpe tricotée par Manou.

FIN